

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE;

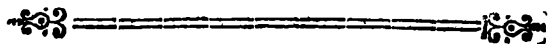
*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des
Païs Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI,

J U I N 1 7 5 3.



N E U C H A T E L
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



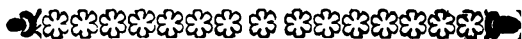
M D C C. LIII.





JOURNAL HELVETIQUE,

J U I N 1753.



A M. D. C. P. A. A.

*Sur l'Univers considéré come Temple de la
Divinité.*

JE ne puis oublier, *Mon cher Ami*, les agréables & utiles Promenades, que j'avois autrefois le bonheur de faire avec vous. Le goût m'en est resté, & je le satisfais, me trouvant fixé dans un lieu qui le favorise.

Faisant un jour une de ces Promenades, je me trouvai disposé à la contemplation, en conséquence, sans doute, du ton où vous m'aviés mis. Le plaisir que je goûtai, les utilités que je compris, que l'on pouvoit retirer de cette espèce de récréation, soit pour la santé, soit pour la gaieté de l'Esprit; mais en particulier, pour conduire le Cœur à une Pieté solide & raisonnable, me frappèrent. Les Idées, qui me vinrent alors, n'ont pû s'effacer; elles me sont revenues &

Je ne puis me refuser la satisfaction de m'en entretenir avec vous sur le papier, ne pouvant le faire de bouche.

C'étoit dans une Saison, come celle-ci, où la Nature se montroit dans sa plus grande beauté, où les Fleurs des Prairies avoient tout le brillant qu'elles peuvent avoir; où les Epïs des différens Grains montroient toutes les variétés de leurs espèces; où les Arbres avoient tout leur feuillage, qui étoit alors dans sa plus grande fraîcheur & dans son lustre le plus vif; où la Vigne venoit de développer le sien.

C'étoit dans un Lieu où toutes ces Décorations se rassemblent; qui, avec cela, forme une Terrasse magnifique, par son étendue & par les divers points de vüe qu'elle présente, dont nôtre Lac & le Paisage qui l'environe fait la plus considérable partie.

C'étoit, enfin, dans une des plus belles Matinées qu'on puisse choisir. Un Ciel d'une pureté parfaite; un Soleil brillant; un Air tranquile; le Lac come une glace, où se peignoient tous les Objets qui sont à quelque hauteur au dessus de ses bords. Au milieu de cette ravissante Scène, qui pourroit n'être pas saisi? Je le fus. *La sérénité du Ciel se comuniquoit à mon Ame*, pour me servir des expressions du Mentor Moderne,

Et je fus conduit à me considérer come placé par la main de Dieu lui même, devant un Théâtre aussi vaste que magnifique. Ce Théâtre se convertit bien-tôt dans mon Esprit en un vrai Temple, où la Divinité se présente à nous de la manière la plus sensible, où l'on peut lui rendre, avec autant de pitié & de fruit, le Culte qu'on lui rend dans un Temple ordinaire, & lui être tout aussi agréable.

L'Univers est le Temple de la Divinité. C'est une idée ancienne, & elle doit l'être : Dans tous les tems elle a dû se présenter à l'Homme. Je me saisis de cette idée, & il me vint dans l'Esprit de faire une comparaison un peu détaillée ; 1°. De l'Univers, considéré come Temple, avec nos Temples faits de main mortelle ; 2°. De ce qui se fait dans ceux-ci, avec ce que chaque Homme peut & doit faire dans celui-là.

1°. Je començai donc à comparer Temple, avec Temple, en prenant en gros les différentes parties des nôtres ; Enceinte, Pavé, Voûte, Apuis, Ornemens.

D'abord j'envisageai l'*Enceinte*. Dans les plus vastes de nos Temples terrestres, l'Oeil l'a bientôt parcourue. Il est d'abord arrêté. Dans celui-ci, l'Oeil peut se promener de proche en proche, étendre sa vue avec la plus grande liberté & se perdre

à la fin. L'Enceinte en est immense; les Cieux en sont les limites; & cette immensité n'est pas trop vaste pour la nature & la présence du Dieu qui l'habite. Ici je me rappellois ces belles paroles de SALOMON, consacrant à Dieu le Temple, qu'il venoit de lui bâtir. Dans le tems même qu'il le prie d'y habiter il s'interrompt; *Mais Dieu, dit-il, pourroit il habiter dans quelque lieu sur la Terre?* Et retournant à ses Adorations; *Voici, les Cieux, même les Cieux des Cieux ne peuvent te contenir; Combien moins cette Maison que je t'ai bâtie!*

Que je prenne le Pavé ou le Sol; quelque magnificence que nous montrent ceux de ces Edifices où l'Architecte a mis toute sa science, ces curieuses Mosaïques, les plus riches parquetages; combien cela n'est-il pas au dessous des richesses & des magnificences que nous présente le Sol de celui-ci, où que nous portions nos pas!

Ces Voûtes qui étonnent, par leur hauteur & par la hardiesse de leur construction, les St. Paul de Londres; les Dôme de Milan; les St. Pierre de Rome, ces Edifices qui sont l'objet de la curiosité & de l'admiration des Connoisseurs, que tout cela devient petit, en comparaison de la Voûte du Temple qui se trouve par-tout, & où tout Homme peut

peut élever la vue! Ce sont les *Hauteurs des Cieux*.

Ces Voûtes ont des *Apuïs*, des suites de Colonades, où l'Architecte déploie la finesse de son art, pour allier la solidité avec le grand, le hardi, & le beau. Ici la Voûte ne présente à mes yeux ni *Apuïs*, ni Colonnes. C'est un vuide immense, où nagent des multitudes de Mondes, détachés les uns des autres, suspendus, & en mouvement. Mais j'y vois quelque chose de plus grand; j'y vois une Main puissante, qui tient liées toutes les parties de ce grand Edifice, & qui les soutient dans ce vuide.

Quelque fois un Temple est éclairé de *Cierges*, mais dont la lumière est bien imparfaite, qui avec cela se consomment & s'éteignent, & qu'il faut remplacer par d'autres. Ici est un *Flambeau*, Océan, Abîme de Lumière, qui suffit seul pour éclairer des Mondes entiers, & dont la lumière ne s'éteint jamais: Et quand il faut qu'il visite l'autre Hémisphère, il est remplacé par un nombre innombrable d'autres *Flambeaux*, qui nous montrent une autre espèce de magnificence, qui saisit l'Âme, la remplit, la jette dans le silence, ou la transporte.

Quelquefois la Peinture ajoute ses *Décorations* à ce que l'Architecte a mis de science & d'art, dans la construction de nos Temples.

ples. Celui ci en présente aux différentes heures du jour, dont l'Art n'imitera jamais la finesse, l'éclat & la magnificence; que ce soit de cette beauté simple de l'azur étendu & pur d'un Ciel serein; que ce soit de ces nuages de blancheur éclatante, qui bordent l'Horison pendant le jour; que ce soit de ces couleurs vives que le Soleil y peint quand il se lève, ou quand il se couche, & que le *Mentor* moderne appelle si à propos, les *Livrées de la Divinité*.

II. Venons à présent au *Culte*, qui est rendu à Dieu, dans les Temples faits de main, & comparons-le avec le *Culte* que l'on peut lui rendre dans celui-ci.

Dans le Temple, qui sous la Loi, servoit à ce saint usage, on présentoit à DIEU, sur les Autels, différentes espèces d'Ofrandes, Parfums, Sacrifices de prospérité ou d'actions de grâces, Sacrifices d'expiation; & il y avoit des Officiants ordonnés pour les offrir au nom du Peuple.

Ici, l'*Autel*, c'est le Cœur de l'Home; & l'Officiant ou le Sacrificateur, c'est l'Home; oui, tout Home, mais dont le Cœur est pur, simple & innocent. De cet *Autel*, il peut faire monter jusques à Dieu le Parfum & l'Encens de ses adorations & de ses loüanges, pour le nombre & la magnificence des Oeuvres qu'il a devant les yeux; & pour les Attributs glorieux & la Majesté de leur Auteur.

Ici le Maître des Poètes, un grand Prince, lui enseigne à louer les grandeurs de Dieu :
 * *Eternel, mon Dieu, tu es merveilleusement grand ! Tu es revêtu de majesté & de magnificence ! O Eternel, que tes Oeuvres sont en grand nombre ! Tu les as toutes faites avec Sagesse !* ** *Eternel, notre Dieu, que ton Nom est magnifique par toute la Terre ! Tu as mis ta Majesté par dessus tous les Cieux.*

Sur cet *Autel*, l'Homme peut présenter à son Bienfaisant Créateur, le *Sacrifice de ses Actions de grâces* ; expressions sincères de la reconnaissance qu'il sent, pour cette précieuse Existence qu'il en a reçu ; pour les facultés dont il est pourvu dans son Corps, pour celles dont son Ame est enrichie, pour cette Flame Divine qui l'éclaire, pour le beau Séjour où il est placé ; pour les Biens innombrables qui l'environnent, pour les Plaisirs qu'il y goûte, pour l'ineestimable privilège de conoitre, d'adorer, de louer, d'aimer la Source de ces grâces, & de se lier à elle ; Existence qui ne fait que commencer, qui doit s'étendre au delà du Temps & porter dans l'Eternité. Il lui consacre, il lui dévoue cette Existence, & ce Corps, & cette Ame, & les facultés de l'un & de l'autre, & tout ce qu'il possède d'avantages.

Enfin sur ce même *Autel*, il peut offrir des

Sa-

Sacrifices d'expiation, c'est à dire, de vifs & profonds sentimens d'humiliation & de repentir, pour les péchés & les égaremens qu'il se reproche, & pour les restes de vice qu'il sent avec douleur encore atachés à lui. Ici il peut comencer, avec sincérité & droiture, le Sacrifice de ses Passions, bien résolu de ne l'abandonner pas qu'il ne l'ait consumé.

Il est vrai, que frappé, come il l'est alors, de la Présence & de la Majesté du Dieu qui se montre à lui, il est naturel, qu'il sente l'énorme distance où il se voit de ce grand & suprême Monarque de l'Univers, qu'il soit saisi de frémissement, & qu'il craigne d'être oublié & perdu parmi la foule de ses Oeuvres. C'est une suite nécessaire de l'attention, que l'Esprit donne dans ces occasions, à mesure qu'elle est plus forte, & que le génie est plus pénétrant. Le même grand Poëte, que j'ai cité tout à l'heure, en venoit à ces situations, quand son Esprit s'élevait, de la grandeur & du nombre de ces Ouvrages à la grandeur de l'Ouvrier. O Dieu qu'est ce que l'Homme mortel, que tu te souviennes de lui, & le Fils de l'Homme pour que tu en prennes soin * !

Il est naturel encore, qu'à la pensée de la pureté parfaite & souveraine du Saint des Saints,

Saints, il se croie indigne de lui parler, pécheur come il se reconoit ; qu'il craigne que toutes ces Ofrandes de Louanges, d'Actions de graces, de Consécration de soi même, ces Sacrifices d'humiliation & de repentir, avec quelque sincérité qu'il les présente, ne soient trop imparfaits, & que l'Autel ne soit pas assés pur. Qu'alors il porte ses regards vers le Souverain Pontife de la Nouvelle Alliance, & il sera rassuré. Il y voit son Frère, son tendre Ami, qui se charge de les présenter. Médiateur, envoyé de Dieu lui même dans ses miséricordes, chéri de Dieu par sa qualité de Fils unique, par ses Vertus consommées, & par le Sacrifice parfait qu'il a ofert ; ses Intercessions seront toujours bien reçues.

Comparons encore le *Culte* que nous célébrons aujourd'hui dans nos Temples, avec le Culte que l'Home peut rendre ici à l'Auteur de toutes choses.

Dans nos Temples, une Assemblée entière le loue de la voix, par de Saints Cantiques ; elle se réunit pour l'invoquer. Cette idée est réjouissante, quand on suppose que toutes ces Ames sont véritablement remplies de l'Objet qu'elles louent, & du prix du secours qu'elles implorent, & que leurs sentimens sont d'acord avec la voix & l'extérieur.

Ici, les Louanges sont muettes, les Prières sont intérieures ; mais elles n'en sont pas moins réelles, ni moins entendues de celui à qui elles s'adressent ; elles n'en sont pas moins bien reçues, parce qu'elles partent d'un sentiment vif, excité & animé par une contemplation attentive des magnificences qui se présentent à lui. *C'est le vrai Adorateur que Dieu demande, qui l'adore en esprit & en vérité.* Quoi qu'il n'y ait point de son, ni de langage dans ces grandes Oeuvres, l'Adorateur aperçoit, entend & écoute le Concert qu'elles forment, à la louange de celui qui les a formées. Ce Concert le touche ; le langage de son Cœur s'y joint ; & il en résulte une harmonie & des acords dignes de celui qui est l'Auteur des acords & de l'harmonie, & une mélodie, plus agréable pour lui mille fois que celle des plus beaux Concerts d'Instrumens, touchés par les plus savantes mains.

Dans nos Temples, un *Prédicateur*, chargé d'instruire le Peuple, lui parle de Dieu, de ses Atributs, de ses Loix, & s'efforce à exciter dans les Ames, les sentimens qui lui sont dûs :

Ici l'Homme entend mille *Prédicateurs* qui lui prêchent avec une Eloquence simple, mais puissante, avec évidence & démonstration l'Existence & la Majesté de leur Auteur ; il les entend parler, de la manière la plus touchante, de cette Bonté, qui a voulu

doner l'Etre à l'Univers ; de cette Intell^gence , qui en a conçu le plan , de la Sageſſe qui en a réglé les parties , les proportions & les fins ; & de la Puiffance qui l'a exécuté.

Ils lui font entendre & toucher au doigt cette Providence paternelle , toujours attentive & libérale. Il entend ce qu'ils lui diſent , ſur les ſacrés Devoirs auxquels il eſt apellé : Sans figure de Diſcours , leur langage le remplit de vénération , de ſoumiſſion , de reconnoiſſance , de confiance , d'amour , de dévouement & de zèle. Tout ce qu'il a appris des Oracles ſacrés ſe réveille ; ſa Raiſon & ſa Conſcience parlent ; toutes ces Voix ſe réuniffent , le frappent & le fixent à la Réligion & à la Pieté la plus tendre & la plus vraie.

Tel fût, *Mon Ami* , le parallèle qui ſe préſenta à moi. Il eſt naturel , ce me ſemble. Il me toucha ; & les momens que je paſſai me parurent délicieux. J'allai plus loin. Je ne pus m'empêcher de penſer , que Dieu voïoit , avec aprobat^{ion} & avec complaiſance , les idées que je formois , la ſenſibilité que j'éprouvois , le plaifir que je goûtois , & les adorations que je lui adreſſois.

Nôtre bon ami le Spectateur étoit dans cette idée , ſur les Promenades faites dans

ce goût. Voies comment il en parle dans le XXXI. Discours du IV. Tome de la Traduction françoise. J'ai relû ce Discours, je crois, plus de trente fois en ma vie, aussi bien que tous les autres du même Auteur, qui roulent sur les beautés répandues dans l'Univers, sur le plaisir que l'on peut goûter en les contemplant, & sur l'usage que l'on peut tirer de ces contemplations.

J'aime & je chéris, pour le dire en passant, tous les Livres & les Auteurs qui me mettent sur ce ton, un *Addisson*, un *Milton*, un *Fenelon*, un *Derham* & d'autres; & je pleure encore un *Home* * que la mort nous enleva, il y a bientôt deux ans, qui illustroit déjà sa Patrie, autant par l'élévation de ses Sentimens, que par la pénétration de son Génie & l'étendue de ses lumières. Jamais on ne contempla avec plus d'attention, & l'on

* *Mr. Jean Philippe Loys de Cheseaux*, mort à Paris le 30. Novembre 1751. Fils de *Mr. De Cheseaux*, l'un des premiers Magistrats de Lausanne, actuellement vivant & petit Fils de l'illustre *Mr. De Cronfaz*. Il avoit déjà donné des Echantillons de son génie & de ses lumières, qui lui avoient attiré les félicitations des plus illustres Savans de l'Europe. Il avoit été fait Correspondant de l'Acad. des Sciences de Paris; & il avoit été invité de la part de S. M. Czarienne à venir à *Petersbourg* dans son Académie des Sciences.

l'on ne sentit avec plus de vivacité les magnificences de ce Temple ; jamais on n'adora plus profondément l'Architecte ; jamais on n'offrit , au Dieu de l'Univers , d'Oblations d'un Cœur plus touché , plus sincère & plus pur. J'en puis apeller au témoignage de nombre de Persones qui l'ont connu.

Mais pour mettre l'Esprit sur ce ton de contemplation raisonnable & religieuse , rien ne me paroît égal à celles de nos Odes sacrées qui ont raport à ce sujet , & que nous fournit le beau Recueil que nous en avons dans les Livres saints. J'ai presque regret qu'il soit si comun & qu'on le mette entre les mains des Enfans. La familiarité de ce Livre l'a avili. Je voudrois qu'on pût oublier entièrement d'en avoir jamais rien vû , & le lire come un Recueil de Poësies tout nouveau ; mais qu'on le lut dans une Traduction bien fidèle. Je suis persuadé qu'on en seroit frappé. On y verroit une Lumière , un Feu , un sublime qui en éclairant l'Esprit , faisoit , élève & échaufe une Ame dont le vice, ou le-Monde , n'ont pas corrompu ou éteint le goût. On y apprendroit à contempler l'Univers en Home raisonnable , & a y voir son grand Auteur.

Pour en revenir à nôtre sujet ; quand , au sortir de ma promenade , je vins à réfléchir
sur

sur le plaisir que j'y avois goûté, je me reprochai de ne me l'être pas procuré plus souvent. Je fus mortifié de voir, qu'un si grand nombre d'Hommes paroît y avoir renoncé, pour doner dans d'autres plaisirs, qui assurément ne valent pas celui là, ni en eux mêmes, ni par leurs effets. Je ne parle pas de ces plaisirs grossiers & vicieux dans leur principe & dans leurs actes. Le mal qu'ils font, sur le champ & pour la suite, ou au Corps, ou à l'Ame, saute aux yeux. Je parle de ceux que l'on regarde come innocens, & qui le seroient en effet, en même tems qu'ils deviendroient utiles, s'ils étoient pris d'une manière, & dans une mesure convenable; mais qui deviennent vicieux par l'ardeur que l'on y apporte, par l'excès du tems que l'on y met, & par plusieurs circonstances qui les accompagnent. Je ne les conois pas par expérience; mais il me semble, en consultant ce que j'en vois, qu'ils sont bien altérés par les effets qu'ils produisent; qu'au lieu de doner au Sang un mouvement égal & salutaire, ils l'échauffent; au lieu de délasser l'Esprit, ils le travaillent; au lieu de l'égaier, souvent ils lui donent de l'inquiétude, du dépit, & l'emportent hors de son assiette; au lieu de traces agréables, souvent ils lui en laissent de fâcheuses; au moins y
laissent.

laissent ils bien du vuide ; si encore, ils ne le remplissent pas d'idées bien enfantines & bien stériles.

Y a t'il du bon sens à préférer ces sortes de plaisirs à ceux dont nous venons de parler ? N'y a t'il pas, avec cela de l'ingratitude envers la Bonté Divine, qui nous a ouvert de si-abondantes Sources de douceurs & de plaisirs, en nous plaçant devant un Théâtre si magnifique ? N'est ce pas résister aux invitations qu'elle nous adresse, dans ses Oeuvres, & qu'elle semble prendre à tâche de nous répéter dans ses Oracles ? Est-ce pour rien que l'Esprit Saint a inspiré aux Prophètes, & au Psalmiste en particulier, tant de divines choses, sur ce Théâtre de merveilles ?

Ici permettez moi une petite parenthèse. Ce Psalmiste dont le goût paroit si déterminé pour ces Contemplations, ce Psalmiste, que nous voions s'y plaire à un si haut point, & qui célèbre, avec tant de plénitude de cœur, avec tant de feu & de sublimité, les magnificences qui le frappent, & le Dieu de qui elles font l'Ouvrage ; ce même Psalmiste n'est point un Eclésiastique, ni un Homme d'un rang obscur, ni un Esprit foible, ni un Cagot. C'est un Roi ; & par conséquent, un Homme d'un haut rang : C'est un Roi qui s'occupe du Gouvernement des Peuples, en-

vironé d'une Cour, Prince guerrier, beau Génie, Ame forte. Je ne sai pourquoi cet Exemple ne frappe point, & n'a que peu d'imitateurs. Seroit ce *parce qu'il se trouve dans la Bible* ?

Cependant, ce qu'on en retireroit d'avantages est bien réel, & prouve bien démonstrativement les intentions de la Bonté Divine. En nous procurant, dans la contemplation même, le plaisir le plus pur & le plus vif, elle nous y fait trouver des utilités précieuses pour la suite, 1°. pour la situation intérieure de nôtre Ame pendant cette Vie mortelle, 2°. pour les dispositions qu'il conviendrait de porter dans la Société avec nos semblables, 3°. pour la piété, à prendre ce mot dans le sens général & dans le sens étroit.

1°. La satisfaction & le plaisir qui naît toujours d'une contemplation attentive du Théâtre de l'Univers sont tels, qu'ils épurent & redoublent la joie, quand le Cœur y est déjà disposé, qu'ils font disparoitre toutes ces idées tristes & mélancoliques, qui s'emparent quelquefois de l'Esprit, qu'ils mettent un Baume bienfaisant sur les Plaies de l'Ame, & diminuent l'impression des Maux réels. La Terre paroît alors, non un Séjour maudit; mais un Séjour magnifique & rempli des Bénédictions du Ciel. On sent le prix de son
 exist-

Existence; on s'en félicite; on la conserve come un bien réel, jusqu'à ce qu'il plaise au Maître tout Bon, de nous faire sortir de se Séjour, pour nous faire passer dans un autre, plus magnifique encore, où nos contemplations seront moins interrompues, aussi bien que la joie qu'elles donnent; où elles nous découvriront mieux ce que l'Auteur de l'Univers met d'Intelligence, de Puissance, de Sagesse & de Bonté dans ses Oeuvres; où le plaisir en sera plus vif & nos adorations plus parfaites.

2°. L'Esprit rempli de cette gaieté & de ce contentement, on les porte avec foi, en rentrant dans la Société, avec la douceur de caractère & de manières, qui en est une suite naturelle, & qui fait l'agrément du Commerce. On est tout autrement disposé à une Bienveuillance, générale, & à remplir de bonne grace les Devoirs de la Socialité.

3°. Sortant de goûter des plaisirs si raisonnables, si purs, & si vifs, pourrions nous être tentés par des plaisirs grossiers & illégitimes? Ils nous révolteroient. Je dis plus; il n'est pas possible qu'acoutumé à ces premiers, on recherche avec ardeur, ni que l'on prenne avec excès, ceux dont tout le mérite consiste à n'être pas illégitimes par eux mêmes, & à contribuer au délassement de l'Esprit. Ils seront fades, en comparaison

de ceux dont on a si bien connu & senti le prix. Si l'on en prend, ce sera toujours d'une manière bien sobre; peut être même n'y viendra-t-on que rarement, & par pure complaisance pour ceux avec qui l'on est lié, & dont la foiblesse exige cette condescendance. On revient le plutôt & le plus souvent que l'on peut à ceux dont on s'est fait le goût. Ne vous semble-t-il pas, *Mon Ami*, que cela peut servir déjà d'un soutien à la pureté des Mœurs ?

Sortant de voir & de contempler Dieu dans ses Oeuvres, avec cette attention & cette sensibilité, sortant de l'adorer, avec ce faiblessement, pourroit on l'oublier si tôt ? Non ; il est trop naturel que ces idées & ces sentimens nous suivent.

Sortant de voir cette foule de Richesses & de Bienfaits, & d'entendre la Voix de toute la Nature, qui nous crie, *Voies & goûtez combien l'Eternel est bon !* pourroit-il, dans ce tems là, s'élever le moindre murmure contre sa Providence ? Bien loin de là. Nous reconnoissons les présens qu'elle nous fait ; nous fixerons notre attention sur les douceurs qu'elle nous accorde ; nous acquiescerons avec soumission au sort qu'elle nous a assigné. La reconnaissance, cette disposition si douce à l'Ame, après s'y être élevée, se soutiendra, en nous ramenant aux contemplations qui l'avoient

fait naître, qui ne feront què lui donner une nouvelle vivacité, laquelle produira, à son tour, un amour plus vif, & un dévouement plus entier pour le Bienfaiteur. Et vous voies, *Mon Ami*, où tout cela mène pour le moral. Je m'arrête. Il y a déjà bien long-tems que je cause; je m'en aperçois peut-être un peu tard. Mais ces idées étoient si fort liées dans mon Esprit, que l'une a voulu absolument suivre l'autre. Disons aussi que je me plaisois à m'entretenir avec vous. Je suis, pour toujours, *Mon cher Ami*,
Vôtre &c.

Le 10. Mai 1753.

V. L. R. R.





E X A M E N

De cette Question : *Si St. Paul a combattu contre les Bêtes à Ephèse*, pour servir d'Explication à I. Cor. XV. II. Cor. I. 9. & II. Tim. IV. 17.

IL y a plusieurs Evénemens, qui ne sont qu'indiqués, & pour ainsi dire montrés du doigt, dans les Ecrits du *Nouveau Testament*, parce que la mémoire en étoit fraîche encore, qui faute d'autres Monumens forment aujourd'hui des Enigmes Historiques, dont il n'y a que bien peu de personnes qui puissent découvrir le mot.

On peut ranger dans cette Classe, ce qu'écrit *St. Paul* dans sa Ière. Lettre aux Chrétiens de *Corinthe*, Chap. XV. 32. Quel a été ce Combat qu'il a eû à soutenir contre les Bêtes à *Ephèse*? Veut-il désigner par là les Contradictions que lui ont suscité des Hommes, à qui cette Epithète convint pour leur malice, & leur stupide férocité? Ou veut-il dire qu'il ait réellement combattu, dans l'Amphithéâtre d'*Ephèse*, contre les Bêtes féroces auxquelles les Criminels étoient exposés? Ou enfin qu'il y ait seulement été condamné, par une Sentence, dont Dieu n'ait

n'ait pas permis l'exécution? Voilà les trois sentimens, qui ont partagé les Critiques sur le sens de ce Passage.

Ceux qui tiennent pour le premier s'autorisent de quelques endroits des Ecrivains sacrés, des Auteurs Prophanes & même de *Démosthène*, où se trouve la Métaphore qu'ils voudroient supposer ici; mais si ces Auteurs l'ont poussée, jusques à qualifier de Bêtes, des Persones que leur mauvais caractère sembloit dégrader de l'Humanité, & rabaisser au rang des Brutes, il ne l'ont jamais outrée jusques à appeler des efforts destinés à repousser leur violence d'un nom qui ne signifia jamais dans la Langue originale, qu'un Combat avec une ou plusieurs Bêtes féroces, depuis que la cruelle curiosité des Romains eut introduit dans l'Empire ce triste genre de Spectacles.

Il semble donc qu'il faille s'en tenir ici au sens Literal: Les termes de *St. Paul*, qui peignent en traits si forts, le péril qu'il courut, la grandeur du Courage qui lui fût nécessaire dans cette occasion, le besoin qu'il eût d'en puiser dans les grands objets d'une Résurrection heureuse, anoncent quelque chose de plus, que de simples contradictions, auxquelles il devoit être tout acoutumé, & qu'il ne rencontra pas plus à *Ephèse*, que dans

bien d'autres Lieux où il fut appelé à prêcher l'Evangile. *Servir d'ailleurs de spectacle au monde, & paroître à ses yeux come des Gens destinés à la mort*, ce qui est le tableau qu'il fait, quelques Chapitres plus haut, du sort des derniers Apôtres & du sien, c'est subir à la lettre le suplice exprimé dans les Paroles que nous expliquons, & dont il faudroit supposer, dans ce cas, que *St. Paul* auroit été garanti par un soin particulier de la Providence, come il semble l'insinuer dans le premier Chap. de sa seconde Lettre aux *Corinthiens*, où il peint en même tems & la grandeur du danger qu'avoit couru sa Vie, & la grandeur de la Miséricorde de Dieu qui l'en avoit délivré :

Jusques ici, cette Explication ne paroît pas sans vraisemblance. Le silence même de *St. Luc* ne la détruiroit pas, puis que l'énumération que fait *St. Paul*. II. Cor. II. 25. des maux auxquels son Ministère l'avoit exposé, contient plusieurs faits que l'Auteur du Livre des *Actes* n'a point touchés : Mais voici une Considération qui nous paroît ruiner ce sentiment; c'est que ceux, qui pour leurs crimes étoient condamnez à se mesurer dans l'Arène avec les Bêtes féroces, n'en étoient pas quittes pour en avoir mis quelques unes hors de Combat : La Scène se
ré-

répétoit jusques a ce que le Criminel y pérît : Il étoit extrêmement rare du moins qu'il reçût sa grace. Si ce fut là le genre de Supplice que subit *St. Paul*, come il paroît par les Anales de l'Eglise, que plusieurs Chrétiens l'ont subi, il faudroit faire ici, pour le sauver, un Miracle qui n'est point nécessaire, étant beaucoup plus vraisemblable, que Dieu le delivra par des voies ordinaires, sous lesquelles se cache le plus souvent l'action de sa Providence.

Nous croions donc, que *St. Paul*, séjour-
nant à *Ephèse*, faillit, par la fureur du Peuple, à être exposé aux Bêtes dans l'Arène, come ceux à qui cette peine étoit infligée pour leurs Crimes ; que ce fut à l'occasion du Tumulte excité par *Demétrius* & les autres Zélateurs du Culte de *Diane* ; & qu'il en auroit été la victime, si par une Providence particulière de Dieu, la Protection de quelques uns des *Asiarques* ne l'eut dérobé aux poursuites de ses Ennemis.

Cette Explication ne fera pas du goût ; sans doute, de ceux qui placent la I. Ep. aux Corinth. long-tems avant cet Evénement. Si l'on veut cependant examiner les choses de près, faire attention à l'obscurité profonde qui règne sur le tems où chacune de ces Lettres fut écrite, & sur tout à la Nar-

Narration des Ecrivains sacrés, qui ne rapportent d'autre incident sur les deux séjours de *St. Paul* à *Ephèse*, que celui que causa *Démétrius*, on sentira bien que ce ne font là qu'autant de circonstances d'un même Evénement.

Ce que l'Apôtre ajoute, combine à merveille avec notre Explication ; c'est que, s'il a combattu, *c'est selon l'Homme*, ou pour traduire plus raisonnablement, *autant qu'il peut dépendre de l'Homme ; autant qu'il dépendoit de lui* * ; c'est à dire qu'il avoit déjà fait, par sa résignation & sa constance, les actes les plus difficiles de ce Combat, qui étoient de s'y résoudre avec courage, & d'en surmonter les fraïeurs, quand il aprit que Dieu ne l'appelloit point encore à consommer le Sacrifice.

Et voilà la *Sentence de mort*. II. Cor. I. 9. qu'il regardoit come déjà portée contre lui, par la difficulté qu'il voioit à échaper à la fureur de ses Ennemis, qui sans l'avoir condamné dans les règles, ne lui en auroient pas moins fait subir une peine, qui ne doit marcher qu'après une Sentence juste.

Nous

*. Voyez des Locutions semblables Rom. I. 15. Eph. VI. 21. Raphaelius. Obs. S. Ex. Herod. p. 411. Herod. Lib. VII. p. 496. & V. p. 376.

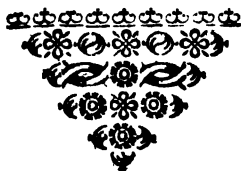
Nous donnons une Interprétation toute semblable à ce que le même Apôtre écrit à son Disciple Timoth. II. Ep. Ch. IV. 17. en lui aprenant le succès de sa première défense à Rome : *J'ai été délivré*, dit-il, *de la Gueule du Lion* : Echaper à la cruauté de *Néron*, ou de *Hélius Casareanus* son Favori, qui gouverna pendant le séjour de l'Empereur en Grèce, c'étoit assez être sauvé de la Gueule des Lions, & de Monstres plus altérés de Sang humain encore. Cependant nous renonçons ici à la figure, pour nous en tenir au sens littéral ; & nous aimons mieux croire, que de puissantes Intercessions délivrèrent pour lors *St. Paul* d'un Suplice, auquel son attachement au Christianisme le fit condamner, puis qu'il ne cessa point pour cela de rester dans les Liens.

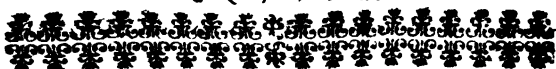
Il n'y a que la *Loi Porcienne*, qui défendoit de battre de Verges, & d'exposer aux Bêtes, un Citoyen Romain tel que l'étoit *St. Paul*, qui pût former une objection contre notre sentiment ; mais quand nous n'aurions pas là dessus l'Exemple de *St. Paul* lui même, il n'y auroit qu'à lire les plaintes d'*Eusèbe*, dans le VII. Livre de son Histoire Ecclésiastique pour voir que dès les tems de *Néron*, aucuns droits ne furent respectés toutes les fois qu'il fut question d'extirper le
Christ.

Christianisme ; ou si l'on en veut une preuve actuellement subsistante, l'Esprit d'Intolérance & de Persécution fut & sera toujours le même : Qu'on en juge de ce qu'ont fait à cet égard les Païens, parce que font les Sectes de nos jours.

Au reste, ce que nous venons de donner ici n'est proprement qu'un Extrait d'une Dissertation qui a paru depuis peu. On en nommeroit le savant Auteur, si des Recherches, où brillent également la vaste Erudition, le fin Discernement & la saine Critique, avoient besoin d'un grand Nom pour se faire goûter.

B. le 22. Mai 1753.





A Mr. B * * *. *très digne Ministre du St. Ev. & célèbre Bibliothécaire à Genève, à l'occasion de sa Lettre sur le Vous & le Toi.*

JE viens de lire, *Monsieur*, avec l'empressement que j'ai pour tout ce que vous écrivés, la belle Lettre sur le *Vous* & sur le *Toi*, que vous venés de donner au Public dans le *Journal Helvétique du Mois d'Avril*: Il faut convenir que le *Vous* a trouvé en votre Personne un excellent Avocat; on ne sauroit défendre la Cause avec plus de clarté & d'élégance; j'ajouterois avec plus de modération, s'il étoit permis de s'échauffer sur un sujet comme celui-ci, où chacun peut penser différemment, sans manquer de goût, de lumières, & d'amour pour la Vérité, ou pour la Vertu: Etendre leur Empire, voila l'essentiel; mais il importe assés peu, dans le fond, d'étendre ou de resserrer les limites du *Vous* & du *Toi*. Chacun de ces mots a ses Partisans; ils se disputent la Victoire.

Les Dieux sont pour César & Caton pour Pompée.

Mais dans cette petite Guerre, il n'est pas à craindre qu'il y ait du Sang répandu: Elle servira seulement à amuser ou à instruire quelques Lecteurs, & par conséquent

à éclaircir la Question ; ce qui est toujours un avantage.

Il y eût, le Siècle passé, d'assés grosses quèrelles entre les Savans, au sujet du *Car*. Les uns vouloient le bannir de la Langue, come un terme inutile & dur ; les autres vouloient le conserver, come un mot nécessaire & énergique, qui servoit à confirmer la pensée, en liant les Conséquences au Principes. Nôtre Langue n'est ni assés abondante, ni assés riche pour perdre aucun Ornement, ni même aucune Pierre de son Edifice : Il me semble qu'on ne doit consacrer aucun mot, à l'exclusion d'un autre. Combien de termes anciens, mais expressifs dont l'Ilustre la *Bruyère* regrette la proscription, & qui n'ont point été remplacés ; en sorte, que pour exprimer une idée ou sublime ou délicate, il faut nécessairement avoir recours aux circonlocutions, qui font languir le Discours, ou se servir de termes figurés & métaphoriques, qui souvent ne rendent pas la Pensée dans toute sa clarté & sa précision.

Nos Pères avoient, à cet égard, de grands avantages sur nous. Ils n'étoient pas si attentifs, ni si délicats que nous, sur le choix des expressions, mais leur Langage, assés semblable à leurs Mœurs, avoit quelque chose de plus fort, de plus nerveux, & de plus

plus mâle que le nôtre. Chaque Siècle, comme chaque Peuple, a un caractère d'Esprit qui le distingue d'un autre, & qui se peint, pour ainsi dire, dans le Discours. Notre manière d'écrire aujourd'hui est même différente de celle des bons Auteurs, qui vivoient sous le Règne de *Louis XIV.* A l'égard de la diversité du Langage des Nations, *Cicéron* n'attribue la grossiereté de la Langue, que parloient les Habitans de la *Carie*, qu'à la grossiereté de leurs Mœurs.

Toutes les Langues sont presque également grossières & pauvres, dans leur origine: Les Homes, qui ne conoissoient encore que les besoins de la Vie, n'exprimoient aussi que ces besoins: Les Langues se sont perfectionnées & enrichies avec les Arts, qui ont amené le Luxe & l'Abondance: Elles se sont polies avec les Mœurs, & dégénèrent avec elles.

Je vous prie, *Monsieur*, de me pardonner cette petite Digression. Je prévois que j'aurai encore les mêmes excuses à vous faire. On disoit de *Montagne*, que les Lieux où il nous égaroit étoient plus beaux que ceux où il devoit nous conduire: Je ne me flatte pas qu'on puisse dire la même chose de mes Ecarts.

Mr. le Professeur *Vernet* s'appuie extrêmement sur l'autorité de *L'Espion Turc*, & de
Mr.

Mr. de *Montesquieu* qui, dans ses *Lettres Persanes*, a employé constamment le *toi*, mais il me permettra de lui faire remarquer que c'est ici un *Turc* & un *Persan* que l'on fait parler, & qui adressent leurs Lettres à des Correspondans qui sont *Turc* & *Persans* comme eux : Il étoit naturel de leur faire conserver le génie de leur Nation ; ce sont des Voyageurs & des Passagers que rien n'oblige à changer de Mœurs, d'Habits & d'Usages ; la Copie doit ressembler aux Originaux, pour mieux conserver la vraisemblance. Il n'en est pas de même de ceux qui travaillent à traduire les Auteurs Sacrés. Ils se proposent moins de plaire que d'instruire & de corriger : Cette Version est destinée à des Chrétiens & à des *François* ; pour se faire entendre il faut nécessairement se plier à leur caractère, à leurs usages, à leur manière de penser & de s'exprimer ; en un mot, il faut se conformer aux bienséances, & quitter l'Habit Oriental pour en prendre un à la mode. Si *St. Paul* vivoit parmi nous n'en doutons point il parleroit comme nous. Il parloit Hébreu aux Hébreux, Grec, aux Grecs ; certainement, il parleroit *François* aux *François*.

Mais dira quelqu'un, on parle bien latin dans toutes les Académies de France ? Mais cette Langue étrangère, est un jargon consacré
dans

dans les Ecoles ; j'ai presque dit c'est un
 reste de barbarie. Les Grecs, qui avoient tiré
 les Sciences des Egyptiens, les enseignoient
 en Grec ; les Romains qui les tirèrent de la
 Grèce , les enseignèrent à leur tour en Latin ;
 je ne vois pas pourquoi les François ne pou-
 roient pas les enseigner aussi en François. On
 voit, par les Mémoires de l'Académie Royale
 des Sciences , que nôtre Langue ne manque
 d'aucun terme propre aux Arts , & plusieurs
 excellens Traités de Philosophie prouvent
 avec quelle netteté & quelle précision elle ex-
 plique les Matières les plus profondes & les
 plus abstraites. Aussi l'Illustre Chancelier de
 l'Hôpital , & après lui le Cardinal du Perron,
 proposèrent-ils de fonder à Paris des Collèges
 François pour y enseigner toutes les Scien-
 ces en nôtre Langue ; mais l'exécution de
 cette idée étoit réservée à Louis XIV. qui ,
 par l'établissement de l'Académie des Sciences,
 & par celui de l'Académie des Belles Lettres ,
 a montré que la Langue Française est capa-
 ble de s'élever à tout , & de s'abaisser , quand
 il le faut , pour instruire les Ignorans. Ce
 Prince a fait encore quelque chose de plus.
 Connoissant l'importance du Droit Naturel &
 du Droit Civil, il fonda une Chaire de Pro-
 fesseur pour enseigner publiquement la Ju-
 risprudence en François. Son choix tomba

sur Mr. de *Launai*, célèbre Avocat en Parlement, qui s'aquita très bien de cet Emploi, & eût une foule d'Etudiants, & d'Auditeurs, de tout ordre & de tout Sexe.

Mr. *Vernet* pourroit m'arrêter ici, & me dire, qu'il ne prétend point interdire l'exercice de la Langue Françoisë, & que le *Toi* est françois tout come le *Vous*. Je le fai; mais il n'est pas usité en certains cas, & ce n'est pas parler bien une Langue que de n'en pas observer les Règles. Aussi le célèbre *Fenelon*, si grand Partisan des Mœurs & des Usages antiques, a cependant toujours employé le *Vous* dans son *Télémaque*. Mme. *Dacier* a suivi la même méthode dans sa belle Traduction d'*Homère*, quoi qu'elle ne parlât qu'avec admiration de la noble simplicité des Anciens. Chaque Langue à son caractère, ses propriétés & ses graces. La nôtre a ses négligences & ses finesses; c'est à l'Usage & à l'Oreille à décider de ce qui convient le mieux. Qu'on me permette de citer ici un exemple: Que je dise, en m'adressant à une seule Personne, *confiés vous en Dieu, come si vous aviez tout à espérer de sa Misericorde, mais agisses come si vous aviez tout à craindre de sa Justice*. Ce pluriel ne rend-t-il pas mon expression plus harmonieuse & plus coulante, que si je me servoais du singulier?

Mais

Mais come vous le dites, *Monsieur*, dans la Version de l'ancien Testament, qu'on se propose de doner au Public, on ne veut point bannir le *Tu* ou le *Toi*. On veut seulement le réserver pour les cas où le sublime du Discours, ou la naïveté de la Conversation exigent qu'on en fasse usage. Etant placé à propos, il donera au stile plus de variété, de force, d'énergie & de vraisemblance : Le fameux *Vaugelas* l'a remarqué avant moi ; voici ce qu'il dit dans l'une de ses Observations : *Il semble que nous avons pris un milieu & un tempéramment bien raisonnable entre les Latins qui disent TU à tout le Monde, & les Espagnols qui ne le disent à Personne, & qui emploient toujours le Vous : Ce mélange fait très bien dans notre Langue, & ne cause aucune équivoque ; quoi que nous donions par honneur le nombre pluriel à une seule Personne ; par là nous évitons la répétition fréquente & importune du même mot. Pourquoi bannir le Vous ? Avons nous trop de Synonymes ?*

J'ai dit que la Conversation admet quelquefois la liberté du tutoiement ; mais elle ne le permet qu'entre égaux, encore faut-il que l'on soit fort liés, ou d'un Supérieur à un Inférieur. Les Poètes ne se font pas un scrupule de prendre cette licence, dans un

Dialogue, dans une Fable, ou dans des Vers de cette espèce. J'ai sous les yeux une Fable de Mr. Richer que je vai rapporter pour égaier un peu cette Matière : Elle a pour titre, *Les deux Rejettons*. On y verra qu'on ne pouvoit pas emploier le *Toi* plus à propos.

Deux Rejettons de la même Racine
Tous deux d'une égale hauteur,
Hors du lieu de leur origine
Furent plantes. L'un échut, par malheur,
Dans un mauvais Terroir. La maigre nourriture
Qu'il en tira, l'empêcha de grandir,
De s'étendre & de s'arrondir :
Triste rebut de la Nature,
Il n'avoit que des Fruits pierreux.
L'autre eût un destin plus heureux ;
Et profitant d'une terre féconde,
Il devint le plus beau du Monde :
Il sembloit né pour le plaisir des yeux ;
Portant des fruits en abondance,
Vermeils & bons par excellence,
Dignes d'être servis sur la Table des Dieux.
L'Arbre que Zéphire caresse
Devint présomptueux & rempli de fierté.
Combien d'heureux voit-on dans leur yvresse
Oublier ce qu'ils ont été !
Le pauvre Rejetton l'ayant nommé son Frère ;
Qui t'a rendu, dit-il, si téméraire,
D'oser m'appeler de ce Nom ?
J'aurois pour Frère un Avorton !
Cela ne se peut pas, corrige ton Langage.
Ton Bois sec & mon verd Feuillage
En demontrent la fausseté.

Dieux !

Dieux ! répond l'Arbuste insulté,
Jusqu'où monte ton insolence !
Le seul hazard fait ta beauté.

Je voudrois bien te voir, sur le tuf transplanté,
Tu n'aurois pas tant d'arrogance.

Combien de Gens qui sont dans le cas de ces deux Rejettons ! Presque tous aspirent à porter des Fruits, chacun à sa manière, & selon son goût ; mais le Terrain où la Providence les a placé n'est pas également favorable. Le Rejetton le plus aimé du Ciel ne doit pas insulter son Camarade, il doit le plaindre & le consoler. Il a un bon lot, se moquera-t-il de celui qui n'a qu'un Billet blanc ? Il y a d'ailleurs beaucoup de talens répandus dans la Société qui ne sont pas moins des Talens pour n'être pas développés. J'ai lû, quelque part, qu'un Voyageur trouva un Diamant à ses pieds, mais il n'étoit pas brillanté, & la Terre en cachoit l'éclat. Il le jetta au loin, come une pierre vile & abjecte ; mais un de ses Compagnons alla le chercher, l'examina de près, prit soin de le laver, & de le polir : Ce ne fut plus une pierre simple & comune ; ce fut un Diamant de prix : Il en est de même des talens : Il ne faut pas en juger par la superficie ; ils gagnent à être aprofondis & développés, & excités par cette aprobation généreuse, qui

est la seule récompense digne d'eux , & à laquelle ils soient sensibles.

Je voudrois bien mériter celle de Mr. *Vernet* , mais je ne l'espère pas. Il est rare d'obtenir le suffrage de ceux dont on prend la liberté de combattre le sentiment ; quoi qu'on le fasse avec tous les ménagemens que la Bienfaisance prescrit & que la Vérité permet , on s'imagine toujours que ceux qui remarquent quelques taches dans nôtre Ouvrage , même parmi de grandes beautés , se flatent d'être plus éclairés que nous , parce qu'ils ont l'habileté ou le bonheur d'éviter les écueils où nous sommes tombés ; ce qui prouve seulement , qu'ils ont été plus attentifs , ou plus heureux , mais non plus habiles. Je vous avois préparé , à quelques Digressions , en voilà suffisamment ; je vai à présent , me renfermer dans les bornes de la Question.

Je viens , *Monsieur* , de me rapeller ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire , qu'on trouve quelque chose au sujet du *Vous* & du *Toi* dans les Lettres de *Bussi Rabutin* : J'ai été curieux de les consulter & j'ai trouvé en effet ce que je cherchois dans le Tome IV. Voici ce que lui écrit le Père *Rapin* , Jésuite distingué dans son Ordre , & fameux dans la République des Lettres.

Vous

Vous voulés bien que je vous demande vôtre avis sur le Tu & sur le Toi dont se servent nos Poètes en Vers : Madame la Marquise de Sablé m'a dit quelquefois qu'elle ne le pouvoit souffrir. Le Latin le dit en Vers, parce qu'il le dit en Prose; mais il n'en est pas de même de nôtre Langue, qui ne parle par tu, & par toi qu'aux Valets; ce qui est si vrai, qu'un Amant ne dit jamais à sa Maitresse ni tu ni toi; c'est sans doute par respect; & on prétend qu'on peut le dire au Roi & à Dieu même. Si j'étois d'humeur à décider, je dirois que cela me choque; mais j'atens vôtre sentiment sur cela. Voici à présent la Réponse de l'Oracle, c'est-à-dire, du Comte de Bussi.

Je suis de vôtre avis sur le tu & sur le toi de nôtre Poësie & la raison que vous en dites me paroît très bone, qui est, que nôtre Prose ne s'en sert pas. Cet abus s'est introduit par la gloire dont la plupart des Poètes sont assés remplis, & qui aiment à tutoïer de plus grands Seigneurs qu'eux, ou bien souvent par la nécessité du Vers. En amour, il n'est pas vrai, mon R. Père, qu'on ne tutoïe jamais sa Maitresse, mais vous n'êtes pas obligé de savoir cela. En Vers c'est un abus que les honêtes Gens ne sauroient souffrir, & pour moi j'aimerois mieux traiter un Valet de Vous que de tutoyer un Prince. Mr. Jürieu pensoit de même, conte nous l'apprend Mr. Vernet.

Cette Sentence vous paroitra trop rigoureuse ; ce qui est autorisé par un long usage ne fauroit déplaire ; & l'Oreille y étant accoutumée, l'Esprit n'en est pas blessé. Il y a même des occasions où le *Toi* coule de source, & est le langage de la Nature ou de la Passion. Dans un mouvement de colère, ou d'admiration, le *Toi* se présente d'abord ; ainsi *Leontine* dans la Tragédie d'*Héraclius* dit au Tiran *Phocas*, en lui montrant ce Prince & *Martian*.

*L'un des deux est ton Fils, l'autre ton Empereur.
Tremble dans ton Amour, tremble dans ta fureur.*

Racine le Fils dit en parlant de Dieu,

En Toi seul est la vie, & sans Toi tout est mort. !

Je pourrois opposer des autorités très respectables à celles que M. *Vernet* allègue, pour appuyer le *tutoyement*. Je viens de citer à ce sujet ce que disent & le Père *Rapin* & *Bussi* ; mais c'est dans la pratique sur tout qu'on trouve quel est l'usage & le goût des meilleurs Ecrivains : Voici come s'exprime le Père *Bourdaloüe* dans un de ses Sermons, & en traduisant un endroit des Pseaumes, *Pourquoi vous aflagés vous mon Ame, pourquoi vous alarmés vous ! Esperés en Dieu, vous le pouvés, car c'est vôtre Dieu. Remarqués, Monsieur, que c'est ici une exclamation, où*

il semble que le *toi* seroit bien placé, & où le *goût Oriental*, que Mr. Vernet aime tant, devroit paroître dans tout son éclat. Mais le fameux *Bourdaloüe* pensoit, come plusieurs Persones très éclairées, que ce *goût Oriental* consiste moins dans les termes, que dans les pensées, & que pourvû qu'on les traduise fidèlement, l'Original n'y perd rien : Il est d'ailleurs si peu naturel si guindé, que nous ne devons pas trop le regretter, quand les Traducteurs l'altèrent un peu ; en voici un exemple traduit mot à mot. Un Roi de la *Chine*, écrivant à un Roi d'*Espagne*, mit cette Adresse à la Lettre ; *Au Roi, qui a le Ciel pour Chapeau & le Soleil pour Calote*. Il vouloit exprimer, par là l'étendue des Etats du Roi d'*Espagne* ; mais peut-on rien concevoir de plus gigantesque & de plus puéril !

Le Père *Gaichies*, de l'Oratoire, qui a donné d'excellentes Réflexions sur l'Eloquence de la Chaire, n'étoit point pour le *Tôi* : Voici ce qu'il dit : *L'Interprète de l'Académie Française, sur le choix des mots & sur leur construction, a rendu méprisable la liberté de tutoier ; familiarité qui a sa noblesse dans la Poësie ; mais qui est très basse dans le comerce des honêtes Gens.*

Que diroit en éfet Mr. Vernet, si quelqu'un s'avisoit de lui dire, après avoir lû ses Lettres, *Je te félicite, Mon Ami, d'avoir si bien*

bien soutenu nôtre bonne cause, & d'avoir travaillé à proscrire cet orgueilleux *Vous*, qui détruit l'égalité entre les Hommes. Après avoir aboli ces termes & ces formules, qui mettent entre les Mortels une distinction injuste, nous espérons qu'on viendra enfin à les placer tous à niveau les uns des autres, en anéantissant les Rangs & les Conditions qui les séparent, & que les Mondains ont usurpé. Mais en t'élevant avec force contre ces abus odieux, garde toi de prétendre être infailible; car il n'y a que Dieu seul qui le soit. Mr. Vernet ne manqueroit pas de dire que celui qui lui feroit ce petit Compliment, plein de franchise, ne pourroit être qu'un *Quaker*, & il auroit raison.

Mais que diriez vous, vous même, Monsieur, si j'invalide les témoignages & les autorités que Mr. Vernet fait valoir si habilement en faveur de sa Thèse. J'ai fait voir, dans ma première Lettre, que Mr. de Fontenelle, dans tous ses Ouvrages, même dans ses Dialogues des Morts, où il fait parler plusieurs Anciens Orientaux, n'a jamais employé que le *Vous*. Si dans ses Lettres à Mr. Vernet il biaise un peu; s'il paroît panacher en faveur du *Toi*; on voit bien que c'est le désir de plaire à son Correspondant, qui a mis un grain dans la balance: Sa Réponse, il faut en convenir, est un peu *normande*.
Dail-

D'ailleurs ce n'est point par des Règles & des Calculs algébriques, qu'on peut & qu'on doit décider une Question de *Rhétorique* ou de *Grammaire* ; ceci exige une autre méthode. Personne n'estime & ne respecte Mr. de *Fontenelle* plus que moi ; j'ai reçu de ce grand Homme , des témoignages d'affection, qui me seront toujours chers, je sai de quel poids est son jugement ; mais la Vérité seule a droit d'entraîner le moien.

A l'égard de Mr. le Pasteur *Boullier* il n'est pas ennemi du *Vous* ; j'en juge ainsi par sa Lettre même à Mr. *Vernet* , qui commence par ces mots : *Je me rends à vos raisons en faveur du Toi dans nos Versions de l'Ecriture.* Il paroît de là qu'avant que de se rendre aux raisons de Mr. *Vernet*, il lui avoit exposé les siennes , mais que le voyant affermi dans son sentiment il y défera enfin par politesse. Ma conjecture est d'autant plus vraisemblable, qu'on pourroit opposer ici Mr. *Boullier* à Mr. *Boullier* lui même ; cela se démontre par cet endroit de son Sermon IX. page 370 ; voici come il s'exprime, en parlant à Dieu, O Dieu, je ne sai ce qui doit m'étonner le plus, ou des Trésors de votre bénignité & de votre patience, ou de l'abstination du Cœur endurci qui vous résiste. Voilà le *Vous* placé dans un endroit où l'on ne seroit point surpris de trouver le *Toi*.
 Pour

Pour Mr. l'Avocat Tr**. on voit bien qu'il n'a point cherché à approfondir cette Question, quoi que si capable de la creuser. Sa Lettre, pleine d'images fines & riantes, figure très bien dans cette Galerie de Tableaux, ornée par d'habiles Peintres. Il fait avouer que le Public a obligation à celui qui a eû la hardiesse de voler à Mr. Vernet le Manuscrit de ses Lettes & de les faire imprimer. Après tout, come le dit l'Editeur, *s'agissant ici d'une chose de goût & d'usage, il est bien plus sûr de sonder le jugement du Public, que celui de quelques Particuliers : Il ne peut résulter de cet examen, que du bien & de la lumière.*

Il ne me reste, Monsieur, qu'à répondre à quelques objections que propose Mr. le Professeur Vernet.

Il acuse nôtre Langue de barbarisme, lors quelle emploie le *Vous*; peu s'en faut qu'il ne nous traite nous même de *barbares*, parce que nous en faisons usage, & c'est précisément, au contraire, les *Sauvages* & les *Barbares*, qui se servent du *toi*. Leur ferons nous un mérite de leur indigence, leur envierons nous leurs Rocailles & leurs Coquillages ! Nous sommes plus opulens qu'eux ; nous avons deux mots au lieu d'un, nous refuserons nous le comode, pour nous réduire au nécessaire ?

Mr.

Mr. Vernet, dans le dessein de soutenir les privilèges du *Toi*, assure qu'il est plus court & plus bref que le *Vous*, & que ceux qui parlent ou qui écrivent ne sauroient trop aller à l'épargne. Vous le relevés, *Monsieur*, très finement sur cela ; & il doit bien vous pardonner cette petite ironie , en faveur des graces que vous lui donés. Mais s'il m'est permis de prendre un ton plus sérieux , sur une bagatelle , je dirai que le *Toi* ressemble à un Home qui ne marche pas , mais qui court rapidement ; le *Vous* imite le pas d'une Personne , qui marche avec gravité & avec noblesse. La majesté de la prononciation se fait mieux sentir quand la diction est plus étendue. *Après tout , que nous importe des mots ,* dit Quintilien , *pourvu qu'on fasse conoitre les choses.* Que l'on emploie le *Vous* ou le *Toi* dans la Version de la Bible ; ce n'est pas cette petite différence qui fera le prix de l'Ouvrage ; c'est le mérite de l'Ouvrier , qui consiste , selon moi , à rendre fidèlement , avec précision & clarté , le texte de l'Original !

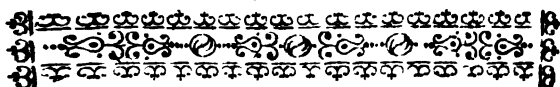
Mr. Vernet fait beaucoup valoir l'autorité de nos Pères, qui dans l'ancienne Version ont employé le *Toi* ; mais leur témoignage n'est pas d'un si grand poids sur cette matière ; ils ne l'avoient pas examinée ; on n'a comencé cet examen, que depuis la Version du Nouveau Testa-

Testament, où nos sages Théologiens se déterminèrent pour le mélange judicieux du *Tu* & du *Vous*. Nos Ancêtres, fort zélés quant à la Doctrine, n'avoient pas encore le goût assés formé, pour être regardés come des Oracles ; leurs sentimens étoient purs, mais leur stile n'étoit pas correct ; asservis à la lettre, ils ne consultoient guères le génie de nôtre Langue. Mr. Formey en convient dans sa Lettre à Mr. Vernet. *Il n'y a rien, dit-il, de plus ridicule, que de parler une Langue dans une autre. L'attachement aux termes suranés a produit ce zèle pour la Version des Pseaumes de Marot, qu'on eût autrefois tant de peine à faire abandonner à nos Eglises.*

J'entens toujours prôner les Anciens, come s'ils étoient des Dieux, & que nous ne fussions que des Hommes : Je demande à leurs zélés Partisans, si le Soleil brilloit autrefois d'un éclat plus vif, & si les Fleurs qu'il faisoit éclore avoient plus d'odeur & des couleurs plus belles & plus variées ?

Je suis avec respect, Monsieur. Votre &c.

GENEVE.



R É M A R Q U E S

Sur le Sujet proposé par l'Académie de
Montauban pour le Prix de 1753. *La*
Corruption du Goût suit toujours celle des
Mœurs.

L'Académie ne done-t-elle point ici come un Axiome ce qui est du moins problématique ? Entrons dans l'examen, peut-être y trouverons nous de quoi la justifier.

Je conviens, que deux choses différentes ne paroissent pas tellement liées l'une à l'autre, qu'elles doivent avoir la même destinée : Le Goût est l'ouvrage de l'Esprit ; c'est ce qu'il produit de plus fin & de plus délicat ; c'est une Raïson éclairée, qui sent toutes les nuances des beautés & des défauts des Objets qu'elle examine ; elle perfectionne les uns, elle adoucit les autres, & tache de donner à tous, cette élégance & cette grace qui plaisent également aux Sens & à l'Esprit. C'est come un Papillon, qui ne succe de chaque Fleur, que ce qu'elle a de plus subtil. Les Mœurs sont formées par le Cœur ; elles se fortifient par l'habitude, par l'exemple, par l'Education, & peut-être par le Climat.

O

Or comment peuvent-elles agir sur le Goût, gagner & subjuguier l'Esprit, porter jusques dans son sein les bones ou les mauvaises influences? Ce Tiran domineroit-il sur ce qui n'est pas soumis à son Empire, & qui paroît dépendre d'un autre Souverain? Mais ne nous y trompons point; il triomphera bientôt de tout ce qui est dans son voisinage & qui semble s'opposer à son pouvoir; c'est un Torrent impétueux, qui entraîne ce qu'il trouve sur son passage, & qui rompt toutes les Digues. Il s'élève, de la Région corrompue des Mœurs, je ne sai quels Brouillards qui infectent les Esprits; les Ruisseaux qui sortent d'une source aussi bourbeuse ne sauroient être purs. Des mauvaises Mœurs sont come un Moule qui donne sa forme & sa figure à tout ce qui y entre: Elles se peignent dans l'extérieur & dans le Discours, & prêtent leurs couleurs à tout ce qui les environne. C'est un Poison subtil, qui porte par tout la contagion. Voiés un Homme qui est agité par de violentes Passions; l'émotion de son Ame se manifeste au dehors; tous ses mouvemens sont presque convulsifs; sa voix est forte & rapide; les figures les plus véhémentes naissent, pour ainsi dire, sur ses lèvres, & caractérisent ses sentimens. Quand les Mœurs comencent seulement à se corrompre,

&

& que la corruption n'a pas fait encore de grands progrès, le Goût sur lequel elles influent beaucoup, a quelque chose d'agréable & de piquant; c'est ainsi que les Ecrivains du Siècle d'*Auguste*, moins simples, moins austères que ceux qui les avoient précédés, comencèrent à orner leurs Ouvrages de ces Fleurs délicates que leur apportèrent les Amours & la Volupté. Mais quand *Tibère* & *Néron* eurent ouvert la porte à la corruption des Mœurs, en l'ouvrant à la Tiranie, alors ce beau naturel, cette noble simplicité qu'on avoit admirés dans *Térence*, & même dans *Cicéron*, quoi que plus orné, disparurent, & firent place à un faux éclat, à un stile rempli d'antitheses, & de figures déplacées: Le Discours ne fut presque plus qu'une Déclamation froide & puérile.

Remontons plus haut, & voyons quel étoit le goût des *Romains* dans le tems que leurs Mœurs étoient le plus sévères, & qu'ils n'avoient pas encore étudié les Sciences des *Grecs*. Leurs Mœurs aiant quelque chose de féroce, leur Stile avoit aussi quelque chose d'apre & de rude: Il leur manquoit d'avoir sacrifié aux Graces, & d'avoir puisé dans leur commerce ces Leçons d'urbanité qui polirent leur Esprit, en adoucissant leurs Mœurs.

La vigueur de l'Esprit, entretenue par la pureté des Mœurs, se manifeste par un Stile fort & nerveux, par des Pensées & des expressions males & énergiques. C'est un Homme robuste, dont le port est noble & la démarche naturelle & assurée. Si à des Mœurs douces & pures, on joint la culture de l'Esprit & des Talens, on parviendra alors à cette délicatesse de Stile qui flatte l'oreille par sa cadence & son harmonie. Les Talens, en se comuniquant & en se réunissant les uns aux autres, se perfectioneront & répandront par tout leur lumière; ce feront come de petits ruisseaux qui serpentent entre des Fleurs, & fertilisent la Prairie qu'ils arosent.





E X A M E N

De cette Question , proposée par l'Académie de Pau , pour le Sujet du Prix de l'Année 1754. *La multiplicité des Ouvrages , en tout genre , est elle plus utile que nuisible au progrès des Sciences & des Belles-Lettres ?*

MA Réponse sera courte , laissant à ceux qui aspirent au prix , le soin d'approfondir d'avantage cette Question ; mais en écartant ce qui me paroît superflû , ou peu utile , je tâcherai de ne pas négliger le nécessaire.

On a beaucoup écrit sur les Belles Lettres & sur toutes les Sciences , mais en sommes nous plus avancés , & le serions nous d'avantage si nous avions tous les Ouvrages des Anciens , & tous les Livres que contenoit l'immense Bibliothèque d'*Alexandrie* ? J'en doute. Nous pourrions , peut être , par leur moyen , constater quelque Datte qui est douteuse ; redresser une Généalogie qui est incertaine ou ignorée ; rectifier , un point d'Histoire qui est imparfait , ou peu connu ; mais pour les Evénemens principaux , nous en sommes suffisamment instruits. Plusieurs Ecrivains qui composent sur le même sujet ;

ou se copient, ou se contredisent; *Xenophon* & *Hérodote* ont écrit tous les deux l'Histoire de *Cyrus*, mais ils ne sont pas d'accord. Quel est l'Historien le plus vrai & le plus fidèle? On se partage sur cette Question, & sur plusieurs autres semblables. Les Ecrivains Catholiques, du moins la plus part, font l'Eloge de la Reine *Marie Stuart* & la Satire de la Reine *Elizabeth*; les Auteurs Protestans font tout le contraire. On ne fait qui croire, & cette diversité de sentimens ne peut que jetter dans le doute & le pyrrhonisme.

On ne trouve guères plus de certitude dans les Philosophes que dans les Historiens. On peut dire que la Philosophie est l'Empire de l'Opinion & des Conjectures.

Un Système apparent que l'Etude produit,
Par un plus apparent très souvent se détruit.

L'Homme est curieux, & tache de deviner ce qu'il ne peut savoir: Ou les Yeux, & les autres Sens lui manquent, ou ne font qu'un rapport incertain, il se sert de son Imagination. En parcourant les espaces imaginaires, rien ne l'arrête; mais ses connoissances ont des bornes fort étroites, & l'évidence semble se refuser à ses recherches. Or ce n'est pas savoir que d'entasser Opinions sur Opinions, Hypothèses sur Hypothèses: Vaut-il la peine d'apprendre ce qu'il seroit mieux d'ignorer?

Parce, que cette fausse Science, empêche que nous ne cherchions la véritable ; & ne fait qu'augmenter notre présomption, & nos erreurs.

— Le Grand nombre d'Ouvrages en tout genre a encore ce défaut, c'est qu'il rend le choix des bons plus difficile, & l'Etude plus laborieuse. On ne peut ni tout lire, ni tout retenir ; la Vie est trop courte, la Mémoire trop défectueuse, la Vue trop foible pour dévorer cette prodigieuse quantité de Volumes qu'on a publié sur chaque sujet ; mais quand nous pourrions y suffire, je ne fais si un fardeau si pesant ne seroit pas un poids inutile & s'il ne produiroit pas plus de mal que de bien. Quelle pureté de goût ne faudroit-il pas avoir pour le conserver exempt de corruption, en lisant ce tas de Livres qui peuvent l'infecter par des ornemens déplacés, de faux brillans ou une élocution fade & grossière ?

Quelle justesse de discernement pour distinguer le bon du médiocre, & le vrai, de ce qui n'est que vraisemblable ou aparent ! Mr. Huet disoit qu'on pourroit renfermer en 9. ou 10. *infolio* tout ce que divers Auteurs ont écrit d'essentiel sur chaque Matière, & que par là, on faciliteroit beaucoup le progrès des Sciences, & que ceux qui les étu-

diènt gagneroient plusieurs Années, que l'on perd à apprendre des choses frivoles ou inutiles.

Voilà, à peu près, ce qu'on peut dire de plus important, contre la multiplicité des Ouvrages, en tout genre. Mais je ne me rens pas encore aux Raisons qu'on allègue pour les diminuer, & pour les réduire. Je fai que dans chaque sujet ce qu'il y de plus nécessaire & de plus important se présente assés aisément, & qu'on peut se dispenser de lire plusieurs Volumes, pour en être instruit; mais come on pouvoit trouver des Diamans dans le fumier d'*Ennius*, il n'y a presque point de Livres dont on ne puisse aussi tirer quelque chose d'utile & de bon. Les Auteurs se repettent souvent, cela est vrai; mais chacun d'eux a son plan, sa méthode, son caractère distinctif, & son stile: Telle chose qui ne nous plaira point exprimée d'une certaine manière, peut nous plaire exposée autrement. L'un demande de la simplicité, & de la précision, l'autre goûte d'avantage une Diction plus ornée & plus étendue. Telles pensées qui ne feront point d'impression sur nous, si elles sont trop nûes, peuvent en faire étant embélies convenablement. Il y a des goûts qui trouvent fade & insipide ce que d'autres trouvent

ex-

exprimé avec justesse, & avec une noble simplicité. Ce qui n'est pas assez développé dans un Traité, le fera mieux dans un autre. Un Auteur donera un tour fin & délicat à ce qu'un autre Ecrivain n'aura exprimé que d'une manière rude & grossière. C'est rajeunir un Ouvrage que de le dépouiller de son air antique; c'est lui doner les grâces de la nouveauté que de le mettre, pour ainsi dire, à la mode, par tout ce qui peut satisfaire l'Oreille & l'Esprit. Les Gouts étant si différens, il faut bien aussi qu'il y ait de la diversité dans la forme des Ouvrages, s'il n'y en a pas pour le fond. Come la Providence a répandu une grande diversité de couleurs & d'odeurs dans les Fruits & dans les Mets qui sont à l'usage du Corps, il convient aussi de mettre une grande variété dans ce qui fait la nourriture de l'Esprit. Par cette diversité, l'Emulation s'exerce & se soutient, les Arts se multiplient, le Goût pour le travail s'augmente & la Paresse diminue. On ne sauroit tendre trop d'amorce à la rusticité & à l'Ignorance.

Après tout, qui seroit capable de faire une réforme entière dans les Ouvrages des Sciences & des Belles Lettres? Les Savans & les Critiques sont ils infailibles? Qu'on me permette ici un exemple. *Polyclete*, fa-

meux Sculpteur , promet de se conformer aux avis & à la censure de tous les Assistans ; après avoir corrigé cent fois son Ouvrage , il fit une Statue très mauvaise , mais il en fit une très bonne en ne consultant que son goût & sa Nature. Après avoir tout examiné on trouve que les choses sont bien telles quelles sont.

Où trouver un Censeur , dont le juste suffrage ,
Soit un Garant certain du prix de votre Ouvrage ;
Qui , rempli de savoir , n'ait point de Vanité ;
Dont l'Esprit dégagé de faveur & de haine ,
Soit du faux & du vrai la mesure certaine ;
Ferme dans ses Avis , mais sans entêtement ;
Sans être pointilleux plein de discernement ;
Exempt de préjugés , come de flaterie ;
Estimant les Talens & détestant l'Envie ;
Voiant , d'un œil égal croire le Nom d'autrui ,
Tachant de s'élever presque aussi haut que lui ,
Sans hazarder sa peine à le faire descendre ?
La Gloire a des Trésors qu'on ne peut épuiser ,
Et plus elle en prodigue à nous favoriser ,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

GENÈVE.

SUI-

SUITE DE L'ESSAI

Sur la Critique *.

UN second genre de Critique c'est la *Satire*. Elle s'étend non seulement sur les Auteurs, mais encore sur tous les Abus, les Vices, & les Ridicules. Je ne l'approuve point lorsqu'elle s'étend sur des Ouvrages de Littérature. Elle est trop piquante & trop humiliante pour un Auteur, outre qu'elle est inutile le plus souvent & toujours pernicieuse. Sans ce nombre presque infini d'Epigrammes & de Satires qui paroissent à la naissance d'un Ouvrage & qui toutes concluent & s'accordent à lui marquer une place chés les Epicuriens & les Beurrières, le Public seroit enrichi de plusieurs Productions excellentes, que la crainte de les voir devenir l'objet de la malignité de plusieurs personnes, relegue dans le réduit obscur & poudré d'un Cabinet. D'ailleurs, pourquoi décourager un Auteur? Quel avantage en retire t-on? Aucun, hors le plaisir malin de lui faire de la peine; plaisir digne d'une Ame basse & noire, & non d'un Homme d'honneur. Si ce que nous satirisons ne le mérite pas, nous ne ferons qu'échouer. Un bon Livre ne tombe jamais: Son succès n'est que retardé, mais tôt ou tard,

* Voies le commencement, Journ. d'Avril p. 389.

tard, on lui rend l'estime dont il est digne. Si par contre il est mauvais, n'y a-t-il pas plus de gloire & plus d'honneur à en juger avec modération, qu'à le satiriser avec un acharnement, qui ne sauroit que nous avilir; puisque cette ardeur ne peut avoir pour principe que la haine, ou l'envie: Principes que tout Homme qui a l'honneur à cœur ne sauroit que dédaigner!

Une *Satire* que la haine a dictée, ne fait assurément l'effet que nous nous en proposons, que sur quelques Esprits foibles & sans discernement. Une personne de bon sens se défiera à coup sûr d'un Jugement dicté par la passion. Celui, qui tire sa source de l'envie, loin de faire du tort à l'Auteur, nous ravalles nous mêmes, puisque, ce que qui produit ordinairement cette envie, est l'impuissance d'égaliser celui sur qui nous répandons son fiel amer.

Loin de faire tous nos efforts pour obscurcir la réputation d'un Auteur; loin de le jalouser, tâchons de l'imiter, & de parvenir au même degré de célébrité que lui; en nous perfectionnant & en mettant tout nos soins, non à satiriser les Ouvrages, mais à en profiter. Bien-tôt le succès répondra à notre attente. Nous acquerrons des Talens. Nous l'égalons. Peut-être même nous le surpasser.

ferons, & nous en prendrons par là, une vengeance d'autant plus noble, qu'elle sera utile au Public.

On fait couler le fiel de sa Plume sans faire aucune considération en faveur de celui sur qui on le répand. J'ai vû des Productions qui ne paroissent que pour la première fois en public, fatirisées avec tout l'acharnement possible: Sans considerez que rarement un coup d'essai est un coup de maître, sur tout, en fait de Littérature, on le déchire aussi impitoyablement que si l'on étoit en droit d'exiger d'un premier Ouvrage autant de beautés que dans les plus renommés. Peut-être me répondra-t-on là dessus, qu'on ne doit jamais s'essayer au dépens du Public. Foible objection, qui tombe d'elle même. Si cela n'étoit pas permis, nous n'aurions pas un Livre. Chaque première Production qui s'imprime n'est-elles pas un Essai? Un Auteur ne peut jamais savoir le prix de ce qu'il a composé qu'après l'avoir mis au jour. Son amour propre l'empêche d'en juger défavorablement; ce qui paroîtroit un défaut à un Esprit moins prévenant, peut-être à ses yeux une beauté. Le Jugement d'un Ami est encore équivoque. Il croit nous devoir quelque considération, quelques égards; il craint de nous offenser; autant de motifs qui le portent

portent à nous déguiser son sentiment. Le Public est dont le Juge le plus impartial que nous puissions choisir. Or quel Nom donnera-t-on à ces prémices de nôtre Plume, que nous lui abandonons, & qui seuls peuvent améliorer nos Ouvrages suivans, si ce n'est celui d'Essai? Un coup d'essai peut être mauvais; mais en doit-on inferer que ce qui sortira dans la suite de la même Plume sera détestable? Il y auroit de l'injustice à le faire. L'Expérience ne nous a-t-elle pas fait voir le contraire dans la personne de *Démosthènes* & de *Racine*? Ce premier, qui fut surnommé le Prince de l'Eloquence *Grèque*, n'a-t-il pas vû siffler généralement le premier Discours qu'il prononça en public *? La *Thébaïdes* de *Racine*, dans le tems qu'il la communiqua à *Molière* **, n'auroit-elle pas eû le même sort, s'il ne l'avoit pas beaucoup travaillée dans la suite? Cependant *Démosthènes* n'a-t-il pas été un grand Orateur & *Racine* un excellent Poete?

Quel jugement doit-on porter de *Boileau*, qui a mis *Bouffaut* au rang des *Pradons* & des *Bonnecorſes*, tant qu'il lui fut contraire, & qui l'éfaça de ses *Satires*, dès qu'ils se furent racommodés? Celui qui diroit que *Boileau*

* Rollin, Hist. ancienne, Tom. V. p. 626.

** Vie de Molière à la tête de ses Comédies.

Jean étoit plus souvent guidés par la Passion que par la Raison, n'auroit pas je crois tant de tort.

Mais autant que la *Satire* est désavantageuse lors qu'elle s'exerce sur un sujet de Littérature, autant elle est utile quand elle parle contre le Vice. Elle est alors d'autant plus raisonnable, qu'on ne doit jamais garder de ménagement avec lui; & que d'ailleurs rien n'est plus efficace qu'elle, quand il s'agit de nous en détourner. Elle est préférable à cet égard aux Discours les plus éloquens. Elle jette un Vernis malicieux sur nos ridicules & sur nos défauts, bien propre à nous en faire rougir. N'a t'on pas vû quels prompts effets, les *Femmes savantes* & les *Précieuses ridicules* de *Molière* ont produits. A peine ces Pièces parurent elles, que le Jargon cessa pour un tems & le *Phœbus* disparut. Le Marquis Petit-Maitre abandonna ses ridicules dès qu'il les vit exciter les ris de tout un Public. L'hypocrite eût honte de son hypocrisie dès qu'il se vit démasqué dans le *Tartufe*. Les *Mascarons* les *Bourdaloie*, malgré la bonté de leur Discours & les beautés qui s'y rencontrent à tout moment, n'ont jamais pû produire des changemens aussi utiles.

Les *Caractères* placés à propos dans un Ouvrage, sont fort propres à y faire reuen-

ter ceux qui s'y reconnoissent ; mais il faut qu'ils soient vagues & que les défauts qu'on y dépeint, soient comuns & applicables à plusieurs. La représentation trop exacte des Mœurs & du naturel d'une Personne, ne peut que la rendre la risée d'un chacun ; ce qui me semble contraire à l'humanité, outre que par ces caractères particuliers on se fait des Ennemis ; d'autant plus irréconciliables qu'on les blesse dans un endroit sensible ; je veux dire leur Amour propre.

Les Discours les plus éloquens , le Stile le plus sublime , la Diction la plus pure ne plaît qu'à Gens dont le goût fin & délicat est capable d'en sentir les beautés. La *Satire* au contraire plaît à tout le monde. Aux Sots tout come au Gens d'Esprit. Tel qui ne sauroit lire , sans bailler , deux pages d'un Discours sérieux , lira avec plaisirs plusieurs Volumes , lors qu'ils seront assaisonnés du Sel piquant de la *Satire*. Ses Vices , ses Ridicules , qu'il y verra représentés sous la face la plus méprisable & la plus vile , le feront rougir de les avoir : Ce qui ne sauroit produire en lui qu'un changement total. Fruit qu'il n'auroit pas retiré de l'Ouvrage du monde le plus excellent , mais sérieux , puis qu'il en auroit négligé la lecture.

On exige d'un Auteur satirique une conduite irréprochable. Satirisés , mais soies

vous même au dessus de la *Satire*. Car ne feroit-il pas honteux de trouver en soi les défauts & les Vices dont on fait voir aux autres la turpitude ?

Ce n'est pas le tout que de satiriser : Il faut prouver. Chacun peut dire que telle ou telle chose est mauvaise. Le Manœuvre le plus ignorant, come l'Home le plus savant, vous dira que la calomnie est un Vice, mais il n'appartient qu'au dernier de le prouver.

La *Satire*, ainsi que la Critique, demande beaucoup d'esprit, & de plus, beaucoup d'Imagination. L'Home, naturellement hait qu'on le fasse apercevoir de ses défauts. Il faut donc imaginer certains moiens de les lui faire remarquer sans l'irriter.

Une *Satire* qui est personnelle devient *Médisance*.

Le but de la *Satire* doit toujours être de corriger les Homes, de les ramener à la Vertu, & non de les ofenser. Autrement loin d'apporter de l'utilité, elle deviendrait criminelle. En éfet elle ne feroit que nous rendre l'objet de la haine d'un chacun, dont nous ressentirions souvent les éfets ; elle nous feroit aller contre tout ce que l'Humanité nous prescrit, & enfin elle nous porteroit à désobéir à D I E U qui nous ordone d'aimer nôtre prochain come nous mêmes.

DES-



DESCRIPTION

*Très vraie du séjour de ****. Par Mme. ****.*

AH! cher Epoux! Sous quel autre Ciel m'as-tu transportée? Dans quelle Terre étrange & désolée! La Lumière qui frappe mes yeux ressemble plutôt à la Nuit qu'à ces beaux Jours que le Soleil éclairait jadis pour moi. Cette Lumière douteuse paroît devoir s'échaper à chaque instant, pour laisser à sa place des Ténèbres sans fin. Enfermée au milieu des Rochers escarpés, qui me cachent le Ciel & la Terre, éloignée de tout secours, à peine puis-je découvrir les Retraites de quelques Humains, pendant que je suis environnée de toutes parts par les Habitations des Animaux féroces. J'abandonné pour toi toutes les douceurs de la Société, toutes les beautés de la Nature. N'étoit-ce pas assez, que ton amour fut pour moi le plus grand des biens; falloit-il encore qu'il fut le seul?... Mais que fais-je insensée! Ou m'emporte une Imagination égarée par la douleur? Je m'adresse à toi; je suis faite pour adoucir tes maux, & j'ai la dureté de les augmenter! Tu partages mes peines, & j'ose m'en plaindre, & je puis encore les
fen-

Sentir ! Ah ! c'est toi seul que je plains ! Je ne souffre que de tes maux ! Pourquoi faut-il, que sous le plus doux des Gouvernemens, le vertueux Ministre des Autels soit condamné à comencer une carrière, déjà si laborieuse, par un cruel exil ; qu'il soit relégué dans des Lieux plus affreux que ceux que le *Moscovite* destine, à la place de la mort, aux Homes coupables ? . . Mais sur qui rejettons-nous nos maux ! C'est au sort qu'il faut les reprocher. Plaignons nous de la fatale nécessité. Pourquoi des Lieux, faits à peine pour entretenir des Êtres animés, sont-ils ; des long-tems, habités par nos semblables, par des Homes qui demandent tes soins ?

C'est ainsi que s'exhaloit ma douleur, dans ce jour, ou par des Chemins escarpés, dans la rigoureuse Saison, je parvins avec toi dans ces Lieux. Rapelle toi cet instant lugubre où j'entrai, pour la première fois, dans la Maison dépouillée, qui devoit nous servir de retraite. Aussi dénuées de tout que les Antres sauvages des Animaux, l'affreuse disette & toutes les horreurs de la solitude se présentèrent à la fois à mes yeux. Mais ce moment ne fut pas de longue durée. Nous primes dans nos bras nos tendres Enfans, engourdis par le froid, & abatus par la fatigue ; j'embrassois mon Fils ;

ta Fille étoit couchée dans ton sein ; elle ouvre une débile paupière, elle te reconoit, elle sourit, elle tend les Bras. Ah ! Papa ! cher *Papa* ? s'écrie-t'elle. Tu est fachée chère Mama, me disoit mon Fils, en m'acablant des plus tendres carasses ; tu as quité tes Amies ; j'ai quité aussi mes Amis, mais tu me restes, c'est assés : Je t'aime plus, que tout le monde ensemble. La douce joie, qui brilloit dans ses yeux, pénétra dans mon Cœur ; il fut inondé des plus tendres sentimens ; la tristesse en fut bannie pour jamais. Quelle sage leçon ne me donna point alors ce cher Enfant ; ou plutôt la simple Nature, que l'expérience & le Monde n'ont pas encore gatée, s'exprimoit par sa bouche : Elle parloit à mon Cœur, elle m'apprenoit, que les doux sentimens que nous ne tenons que d'elle, peuvent faire seuls tout le bonheur de la vie, qu'il est indépendant de tous les autres plaisirs ; que ces sentimens ont plus de force, quand ils ne sont point partagés ; qu'ils nous dédomagent toujours de la perte des autres Biens, en devenant plus vifs & plus touchans. Dès ce moment, je me sentis une Ame nouvelle ; je me souvenois à peine qu'il fut de plus beaux Lieux. Bientôt mon cher Epoux vit toutes les comodités de la Vie, arangées sous ses yeux, par les mains
de

de l'ordre & de la propreté. Déjà la Prévoiance avoit fait parvenir l'abondance jusques dans le séjour même de la disette. La Maison, cette demeure de l'amour, de la confiance, de la joie, du suport mutuel, de la complaisance, ne parût plus à mes yeux un Antre sauvage. Frivoles Humains ne nous regardés pas d'un air dédaigneux, lorsque par une tendre condescendance, nous nous prètons aux amusemens de nos chers Enfans, nous nous soumettons aux petites loix de leurs Jeux, nous participons à leur enjouement folatre: Eh! que sont, tous les vains plaisirs qui vous entraînent què des Jeux d'Enfans? Par une douce correspondance, ils nous comuniquent leur joie, pendant que nous cultivons leur Raison.

** Tache délicieuse! Faire éclore la Pensée; développer de tendre Idées; répandre des Instructions toutes nouvelles dans un jeune Esprit; insufer l'Intelligence, & planter la Générosité dans une Ame! Ai-je trop pour la remplir de toutes mes heures?*

Au moment où le Soleil doit venir dorer nos Rochers de sa splendeur, toute la Famille se rassemble au dehors, pour jouir de ses douces Influences. Aucun de ses Raions n'est perdu pour nous: Chacun s'empresse

R r 2

de

* Ces paroles sont empruntées d'un Poëte.

de mettre à profit sa Course passagère ; c'est de ce côté ci, qu'il doit paroître ; déjà sa lumière atteint le sommet de ces noirs Sapins, qui bornent nôtre vûe ; déjà il paroît lui même dans tout son éclat, entre les ouvertures de ce Mont oriental. Que sa Chaleur est douce ! Que sa Lumière verse de joie dans nos Ames ; qu'elle répand de beautés sur tous ces Objets ; que ce Jour est pur, qu'il est éclatant ! Tous les jours la Fête recommence, & tous les jours nos plaisirs sont renaissans. Si quelque Nuage vient nous enlever nôtre espérance, nos regrets ne sont pas moins vifs, que ceux d'une jeune Nympe, dont les Graces naturelles sont relevées avec tous les charmes de l'Art, & dont le Cœur, palpitant de joie, atend avec impatience, le moment où la lumière des Bougies va relever l'éclat de ses Atraits, dans une Fête brillante, lors qu'un Père sévère la prive du plaisir flatteur que son Imagination s'étoit promise.

O ! Nature prodigue ! ou plutôt, Libéralité bienfaisante & sans borne ! Vous versez à pleines mains vos Biens sur la Terre, pendant que la plus petite partie de ces Dons suffiroit pour procurer les plaisirs les plus touchans, à ceux qui sont capables de les sentir ! La vûe d'une petite portion de
la

la carrière du Soleil , procure à nos Ames les plaisirs les plus vifs ; mais dans les autres Climats , cette carrière s'étend d'un Hémisphère à l'autre , son apparition est préparée par la riante Aurore , dont les nuances ravissantes , font passer les yeux , par d'insensibles degrés , des ténèbres à l'éclat du grand jour. En tous lieux son passage est marqué par des beautés ; ses Raions sont réfléchis par les vastes Mers & par l'Onde pure des Ruisseaux : Ils dorent les Moissons ; ils s'unissent aux Ombres de la Verdure ; ils font éclore mille Fleurs ; ils égailent les Troupeaux bondissans ; ils animent le tendre gazouillement des Oiseaux ; par tout ils présentent aux yeux une Scène touchante , variée , immense , dont la magnificence se termine par les feux du Couchant , qui se perdent enfin dans les lueurs du doux crépuscule ! Et pour qui ? O Bonté universelle ! Pour qui toutes ces beautés ? Pour l'Homme , pour un ingrat. La reconnoissance que vous exigez de lui seroit de sentir ces biens ; & daigne-t'il seulement les remarquer ? Aveugles Mortels , vous courés après le plaisir , & le plaisir est si près de vous. Si vous aviez , pour les Biens qui s'offrent à vous , le degré de sensibilité qu'ils sont capables d'exciter , quand on veut bien en recevoir l'impression ,

votre Ame pouroit-elle sufire aux sentimens délicieux que vous éprouveriez ? Essaiés des plaisirs de la Nature & vous verrés qui d'elle, ou de vous, entend mieux l'art d'ordonner les plaisirs.

Nous ne fomes pas bornés aux seuls plaisirs que peut nous procurer la Nature inanimée. Nous en cherchons de plus touchans, dans la petite fociété d'Etres raisonnables dont nous fomes environés. De tous les Objets de la Nature, le plus intéressant pour l'Home, celui qui peut concourir avec le plus de succès à son bonheur, c'est l'Home même son semblable. Le comerce des Etres intelligens, le pouvoir qu'ils ont d'émouvoir nos affections sociales, procurent plus de bien à notre Ame, que tout ce que les beautés de la Nature ofrent de plus ravissant à nos yeux. Quel comerce pour vous, Ames amolies par la délicatesse du siècle, que celui que nous trouvons dans ces Lieux ! Suivés moi dans les Compagnies que je frequente, venés visiter avec moi ces Hameaux dispersés.

Nous apercevons de loin une Femme couverte des Habits que ses grossières Mains ont filé. Je vois déjà vos dégoûts, vos souris dédaigneux. Quelle fociété ! dites vous. Nous aprochons ; votre aspect & le mien concertent sa timidité ; ma figure, plus grossièrement arangée que la vôtre, comence à la

raffurer ; elle nous dit quelques mots en bégaiant ; mon air franc & simple, mes discours un is la remettent enfin, malgré le respect que vôtre noble contenance lui inspire. Sa rustique Générosité la fait courir, avec empressement, pour chercher dans sa Maison tout ce qui se trouvera de propre à nous être présenté. Ah ! quelle profusion de Mets, dites vous ! Que cette abondance est dégoûtante ; on n'aperçoit ici ni symétrie, ni goût. Notre Hôtesse obligeante comence à nous entretenir à sa manière. Quel suplice, *Madame*, pour vos Oreilles ! Quels termes ! vous n'en ouïtes jamais de semblables. Mon Timpan plus endurci que le vôtre résiste à tous les assauts qu'on lui livre ; j'écoute, & j'écoute avec plaisir, je jouis d'une conversation toute nouvelle, sur un sujet qui me plaît, qui vous plaît aussi, *Madame*, mais dont on ne parla jamais dans les Cercles polis ; ce n'est que dans des Discours publics & étudiés, qu'il est permis de le porter ; alors, quand le Langage, dont-il est orné, est assez délié pour pénétrer dans vos Organes délicats, sans les blesser, vous écoutés avec avidité. Les Discours de notre Hôtesse sont pour moi pleins de charmes ; le grand loisir dont elle jouit lui a laissé les moiens d'aquerir des lumières distinguées sur les plus importantes Vérités. Malgré le plaisir que je goûte, je m'aperçois de

vôtre ennui ; nous sortons. Cruelle , dites vous , où m'avez vous conduite ? Qui vous irite contre moi , *Madame* , cette Femme a-t'elle quelque chose dans l'air qui vous déplaît ? Mais , non ; elle est même jolie , & si elle étoit habillée elle seroit bien ; mais quelle grossièreté dans cet Equipage ! Qu'est-ce donc ? Ce qu'elle nous a offert étoit-il mauvais ? Ce que j'ai pû goûter étoit bon , s'il y avoit eû moins de choses ; mais quel arrangement ! Seroit-ce notre Conversation qui vous a déplû ? J'aurois trop souffert à l'entendre , je ne l'ai pas écoutée. Alors je traduis en votre *François* notre Entretien ; je vous le raporte en entier , & vous l'approuvés.

Je vous laisse , *Madame* , pardonés si j'ai osé promener votre Imagination dans ces sauvages lieux.

Ingrate que j'étois. Je ne jouissois autrefois qu'avec indolence , des bien sans nombre qui m'étoient présentés , & la Nature , & la Société offrent encore , même ici , de quoi satisfaire une Âme tranquille ! Que cette Retraite m'est avantageuse ! Quand le tems de mon exil sera passé , tout renaitra pour moi , tout aura pris une face nouvelle ; avec quels transports ne revèrrai-je pas les Lieux charmans ou j'ai passé le Printems de ma Vie !

EPI.



E P I T R E

*A Mr. F**. Auteur de l'Essai sur les Passions.*

J' Ai lû , non sans étonement ,
 Vôte Epître sage & legere ,
 Où respire le sentiment .
 Tout est dît delicatement ,
 J'en aime le fond , la maniere ,
 Le choix & le discernement .
 L'i louange est une Etrangère ,
 Qui ne sauroit me satisfaire ,
 Si , par certain enchantement ,
 Mon Cœur ne s'ouvre a sa lumière ,
 Et n'adopte son jugement .
 Je veux un Eloge sincere ,
 Qui , conforme a mon caractère ,
 Peigne mes traits fidèlement ;
 Tout autre n'est qu'une chimère ,
 Que l'Esprit repousse aisement .
 Point de subtil raisonnement .
 La Beauté n'est qu'une Bergère ,
 Qui plaît sans chercher d'ornement :
 Une Robe simple & legere -
 Fait son unique ajustement ;
 Mais les graces & l'enjouement
 Y placent l'heureux don de plaire .

Mais ce n'est pas assés , *Monsieur* , de vous
 remercier en Vers , de vôte belle Epître , où
 j'ai trouvé ce que je cherche dans la Poësie ,
 beaucoup de feu , & d'élégance ; des figures
fortes

fortes & élevées, assorties à la noblesse des pensées; des images douces & riantes, qui sembloient sortir du sujet & lui donner de la vie & du sentiment. Sérieusement vous vous êtes surpassé dans cette Pièce, & il ne manquoit que de l'adresser à une Personne plus digne de vos éloges. Si vous aviez laissé mon nom en blanc*, on ne l'auroit pas deviné; je pourrois vous dire ce que dit *Phèdre à Oenone*.

C'est toi qui l'as nommé,

Permettéz moi de faire une remarque à cette occasion. Un Auteur gagne presque toujours à se cacher derrière ses Ouvrages: On en juge avec moins de partialité & plus de justice; il se dérobe à des louanges ou fausses, ou trop flatteuses, & il profite sagement d'une Critique vraie & judicieuse. Nommer quelqu'un, c'est l'exposer en vûe des Spectateurs; il est rare qu'un Examen fait de si près soit favorable à ceux qui en sont les objets. On a dit, que les grands Personages n'avoient point de pires ennemis que leurs Valets de chambre, qui les voioient en deshabillés. Il en est peut-être des

* L'Auteur avoit placé le nom de Mr. T. tout au long dans son Manuscrit: Voila sur quoi tombe ce Morceau.

des Hommes en général, come des Anciens ; pour les admirer, il faut les voir dans l'éloignement.

Ne réveillons pas l'Envie, & ne tournons point ses sombres regards sur nous. Elle ne louera l'Esprit & les Talents, si même elle peut se résoudre à leur applaudir, qu'à l'exclusion & aux dépens des Vertus, qui font le vrai Mérite de l'Homme : Sa malignité donnera un mauvais tour à un léger badinage, dicté par les Jeux & les Graces ; elle glissera toujours quelques traits, qui défigureront le Tableau. Après avoir tourné de tous côtés l'Idole qu'on encense, elle s'écriera, d'un air dédaigneux, *N'est-ce que cela ?* & bien des Echos répéteront la même chose après elle.

C'est bien pis quand celui qu'on loue n'est pas sans défauts, & il s'en faut bien que j'en sois exempt. J'espère que vous me rendrez meilleur, & plus parfait, vous qui parlez si bien contre les Passions, & qui faites si bien sentir le prix de la Sagesse ; je l'aime déjà telle que vous la dépeignez ; douce, polie, indulgente, telle en un mot qu'elle convient à des Hommes, qui ne sont pas des Dieux ; telle enfin qu'un Philosophe a dit qu'elle nous plairoit, si on pouvoit la voir toute nue. Mais pour cette Sagesse austère & farouche,

rouche, je n'en veux point, elle noircit tout ce qu'elle touche; la vraie Sagesse fuit même à son aproche, & se sauve, dit-on, dans les bras de la Folie.

Si pour sonder mon sentiment,
On me demandoit finement,
Laquelle des deux je préfère ?
Je répondrois naïvement
Que j'aimerois mieux la dernière.

Après tout, les Passions, dont vous dites tant de mal; ont pourtant leurs avantages & leurs bons côtés *. Elles nous mettent en mouvement. Elle nous font faire ce que nôtre Raison n'auroit peut-être pas la force de nous faire exécuter. C'est ainsi qu'elles entrent dans les vûes de la Providence. Si nous savons moderer leur violence, ce seront des Vents salutaires, qui troublent l'Air; mais qui, en l'agitant, le purifient.

Une Sagesse trop austère
N'est qu'un froid engourdissement,
Qui tient nôtre Ame prisonnière,
Et de qui la sombre lumière,
Ne répand, dans nôtre carrière,
Que trouble & que gémissement.
Une Vapeur atrabilaire,
Pour aller au contentement,

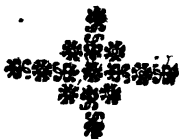
Seroit

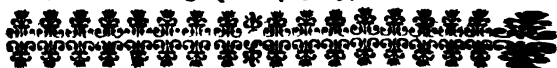
* *Mr. T** ne savoit pas, quand il a composé cette Pièce, que c'est par là que l'Auteur de l'Essai sur les Passions se proposoit de finir.*

Seroit-elle donc nécessaire ?
 Semblable au Pouvoir arbitraire ,
 Qui croule sur son fondement ,
 Lors que d'un Prince sanguinaire ,
 Il est le cruel instrument ;
 Une Vertu sombre & severe
 N'est qu'un farouche emportement ,
 Qui n'excite que la colere ,
 Et nous sort de notre Elément.

Mais je crains d'exciter la vôtre , par la
 continuité des mêmes Rimes ; l'Oreille de-
 mande de la variété , des sons trop répétés
 la fatiguent , & produisent une Monotonie
 désagréable. Je crains encore de sortir de
 mon Elément , en me livrant aux charmes
 de la Poésie. A mon âge , l'Imagination co-
 mence à se refroidir : Les Muses , ainsi que
 l'Amour , n'aiment que les Jeunes-Gens.
 Je suis &c.

T * * *





NOUVELLES LITÉRAIRES.

PARIS. On trouve à *Paris* chez *Jorri* ,
 un petit Ouvrage nouveau , intitulé *Le*
Quart d'heure d'une jolie Femme, ou les Amu-
semens de la Toilette: Ouvrage presque moral,
dédié à Mrs. les Habitans des Coins du Roi &
de la Reine, & précédé d'une Préface sur la
*Comédie. Par Melle. de **.*

On rassemble à la Toilette d'une Dame ,
 un Auteur , un Financier , un Abbé , un Ma-
 gistrat , qui racontent quelques Aventures
 arrivées à d'autres Toilettés. Ces Contes
 sont ingénieux , pleins de sel , & leur lecture
 peut-être utile & amusante.

Dans la Préface on combat M*** qui n'a
 loué que deux de nos Poètes Comiques ,
Mrs. Gresset & Piron. Il est , indépendamment
de ces deux Auteurs , dit notre Ecrivain ; des
Concurrens illustres , qui font honneur à la Scène
Françoise. Mr. de la Chaussée nous a intéressé
par un Action pathétique & un Intérêt tou-
chant ; Mr. Des-Touches a peint les Caractè-
res , Mr. de Boissi les Ridicules. Il restoit à
mettre dans leur jour l'humanité & la belle
nature, & la perfection de ces Tableaux étoit
réservee à Mrs. de Marivaux & de Ste.
Foix.

Nôtre Ecrivain justifie ces deux Auteurs, que M. R***. avoit ataqué, & il fait en même tems un Eloge flateur de leurs Ouvrages : Voici come il s'exprime sur M. de Marivaux.

J'ai toujours regardé Mr. de Marivaux, come le Racine du Théâtre comique ; habile à saisir les situations imperceptibles de l'Âme, heureux à les développer, personne n'a mieux connu la Méthaphisique du Cœur, ni mieux peint l'Humanité. Sentimens nobles, Jalousie élevée, Amour propre raffiné, Détail Bourgeois, Plaisanteries du bon ton, Gaïeté subalterne, tout se trouve reuni dans ses Pièces.

Il vient ensuite à M. de Ste. Foix. *Reste à justifier, dit-il, l'Auteur de ces Tableaux ingénieux, où la belle Nature est représentée avec les couleurs naïves qui lui sont propres. Ce genre qu'on doit à Mr. de Ste. Foix est un agrément nouveau, dont il enrichit la Comédie, & je regarderai toujours l'Oracle & les Graces, come des Fleurs immortelles dont il a paré le Front de l'aimable Thalie &c.*

En voilà suffisamment, pour doner à nos Lecteurs une idée, de la Préface de Melle. de **. & de sa façon de penser sur le compte de nos Poètes Comiques. Passons à un autre Ouvrage, qu'on lit ici avec empressement.

LET.

LETTRES, d'Osman. A Constantinople 1753. 3. Vol. in 12. Un Voyageur Philosophe écrit à un de ses Amis le résultat de ses Observations. Les Mœurs des *François* sont le principal objet de son Etude. Il parle cependant quelquefois de Littérature, de Guerre & de politique, & en parle d'une manière ingénieuse & agréable. Voici quelques Traits de cet Ouvrage.

Un Sot, pourvu qu'il soit riche ; ne paroît point, en France, ce qu'il est par tout ailleurs, c'est à dire un Homme insupportable.

Un Courtisan est un Homme, qui chérit tout le monde, & qui n'aime personne ; qui ne blâme rien en général & n'approuve rien en particulier ; qui ne dit jamais tout ce qu'il pense & pense rarement ce qu'il dit ; qui parle au Ministre, avec liberté en public, & tremble tête à tête avec lui ; qui est affable, sans être poli ; qui protège en apparence, & n'oblige point en effet ; qui, dans le plus grand désenivrement, conserve toujours l'air occupé & distrait ; qu'un regard du Souverain enivre ou confond ; qu'un mot élève, ou fait tomber & disparaître.

Un Homme rare, c'est un grand Seigneur qui a du mérite, qui sait beaucoup, qui ne dit rien, qui se comunique peu, qui craint de parler avantageusement de lui-même, & de penser mal des autres.

Un

Un Homme charmant ; est un Homme qui ne sait rien & décide de tout ; qui s'est fait un Répertoire de trente attitudes indécentes ou ridicules ; qui est instruit de tout ce qui se passe dans le Monde , & lit des premiers les misères qui paroissent ; qui se pique des plus profondes Connoissances sur les Modes & se met toujours à ravir ; dont toutes les Voitures sont élégantes & les Chevaux toujours rendus ; qui va chaque jour dans trente Maisons ; qui s'engage à souper dans vingt endroits & vient à 10. heures en demander , où il n'est pas attendu ; qui fait tirer une douzaine de Phrases d'un Mot qui ne signifie rien ; qui met avantageusement sur son Compte, & plusamment sur celui des autres , qui veut paroître un Tiran de toutes les Femmes & n'est que la ressource de celles qui sont décriées , le jouet des Coquettes , l'esclave des bons airs & le fléau de la bone Compagnie : Marionette cependant assés amusante pour quelqu'un de raisonnable qui ne le voit qu'une fois & qu'un moment.

Je crois qu'on peut distinguer , parmi les François ; ceux qui ont de l'Esprit , les beaux Esprits & les Gens d'Esprits. Ces distinctions, qui leur échappent souvent , m'ont paru sensibles dans leur Société.

L'Homme qui n'a que de l'Esprit n'a presque jamais le sien. Son Orgueil veut choisir un autre

genre & souvent choisit mal. Le ton qu'il emprunte ou ne lui va point, ou s'épuise. Il ressemble à une Femme, qui née jolie, minaudes sans cesse pour paroître belle, & paroît à peine gentille.

Le Bel-Esprit fait un mélange du sien & de celui des autres, qui lui coute beaucoup de travail, qui lui procure peu de plaisir; qui l'expose à bien des revers, mais qui lui acquiert une sorte de réputation. Il étone les Sots, il en impose à la multitude, il fatigue les personnes de bon sens: Il croit ne rien dire de médiocre, quand il dit des riens avec emphase, & n'approuve guères ce qu'il entend dire, pour laisser présumer qu'il auroit mieux dit. Il cite souvent & se plaint de sa Mémoire: Il décide toujours, sans se défier de son Goût. Celui-ci le consulte, celui-là le craint, tous le caressent; il est du bon air d'en être connu.

L'Homme d'Esprit conserve toujours le sien, fait tirer parti de celui des autres, n'éblouit jamais, persuade toujours, n'a point l'air apprêté, marche d'un pas égal & sur; il éclaire ceux qui le suivent.

Il est aisé d'avoir de l'Esprit; il est ridicule d'être Bel-Esprit; il faut être né Homme d'Esprit.

Le talent de la saillie, la gaieté du propos, le goût apparent du plaisir, sont ce que l'Homme qui a de l'Esprit affecte dans la Société & ce que la Société en exige.

Les François portent si loin leur goût pour ces frivoles agrémens, qu'ils s'assujettissent tous au soin d'en faire les fraix : Tant pis pour ceux que leur Temperamment ou leurs Réflexions n'y destinent pas, il faut qu'ils sortent de leur caractere ou qu'ils permettent qu'on les trouve ennuyeux.

Celui qui parvient ici à se faire la réputation d'Home d'Esprit, s'il se répand dans le Monde, est obligé de surprendre dans la Conversation par des idées extraordinaires & brillantes : On s'y attend ; il la perd, s'il ne se fait pas admirer.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu que des idées vulgaires sur la Vertu, le Mérite & la Beauté. Nous les cherchons souvent dans les Objets, nous en faisons l'analyse & l'examen avant d'en former un jugement assuré. Nous exigeons certains principes, certaines combinaisons ; certains rapports, certaines propositions, certains effets dont nous sommes assez généralement convenus, pour déterminer le bon & le beau. Les François sont plus ingénieux, plus acomodans & savent tirer meilleur parti de la Nature & de l'Art. Il se font grace mutuellement sur les perfections de l'Ame & du Corps ; ils s'en tiennent à l'apparence, & pourvu qu'ils fassent illusion, leur amour propre est content.

Les Loix des François sont assez pures & assez sévères ; mais elles ne soumettent que leur

extérieur. Leurs Raisonnemens ont assés de justesse & d'étendue ; mais leur Raison est impuissante contre leurs Penchans. Si l'on approfondit leur conduite, rien ne contraste d'avantage avec leur Morale ; si l'on s'en rapporte à la superficie, rien n'est mieux concilié. La souplesse est en eux un caractère naturel ; j'entens cette espèce d'adresse, qui dissimule les défauts & qui exagère les bones qualités. Tous les Hommes s'annoncent sous les dehors les plus estimables, tous prétendent qu'on leur croie de la Probité, de l'Esprit, des Connoissances & du Jugement. Toutes les Femmes sont jalouses de leurs charmes & de leur réputation.

Les François naissent avec plus de Foiblesses que de Vices. Ils sont plus brillans que solides, plus superficiels que profonds, plus vains que fiers, plus voluptueux que délicats, plus foibles que sensibles, enfin plus occupés du desir de plaire, que des moïens d'atacher, & moins touchés de la vraie Gloire que de son éclat.

Ce qui fait véritablement honneur aux François, c'est que bien loin de s'offenser des Critiques, même les plus sévères, de leurs Mœurs & de leurs Usages, ils leur font au contraire, pour l'ordinaire, un accueil très favorable. Nous en avons déjà donés, dans ce Journal, divers exemples. Il seroit à souhaiter que toutes les Nations imitassent

~~S~~ont une façon de penser si judicieuse. En effet, ce qui est dit dans la généralité ne doit offenser personne, & chaque Individu, de la Société peut cependant y rencontrer quelques traits, dont il pourra tirer avantage.

LE Prix qui devoit être ajugé l'Année dernière, par l'Académie-Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres, avoit pour sujet: *L'état des Sciences en France sous les Règnes de Charles VIII. & de Louis XII.* L'Académie, peu satisfaite des Pièces envoyées pour le concours, avoit crû devoir n'en couronner aucune, & remettre l'adjudication du Prix. Elle l'a ajugé cette Année, & l'ouvrage, qui lui a paru le mériter, est la Dissertation cotée N^o. II. L'Auteur est l'Abé *Carlier*. C'est le troisième Prix qu'il remporte, au jugement de l'Académie. Le sujet du prix pour l'année 1753. consistoit à examiner: *Qu'elle étoit l'origine, quels étoient le rang & les droits de l'Ordre des Chevaliers Romains, & quelles ont été les révolutions que cet Ordre a essuyées dans les différens siècles de la République, depuis son établissement jusqu'à l'Empire d'Auguste.* La Pièce, qui a réuni les suffrages de l'Académie, est cotée N^o. III. Elle est de Mr. *Louis de Beauport*, Membre de la Société-Roiale de *Londres*, lequel fait sa résidence à *Mastricht*. Dans l'Assemblée

blée publique que l'Académie tint le 4. Mr. de *Bougainville*, Secrétaire-Perpétuel, anonça l'ajudication des deux Prix dont on vient de faire mention. On lut ensuite 4. Mémoires, le premier de Mr. de *Guignes*, sur les anciennes navigations des Chinois en Amérique, avec des conjectures sur l'Origine des Américains; le second du Président de *Noinville*, sur l'origine des Maîtres des Requêtes, pour fervir de préliminaire à une nouvelle Histoire du Conseil; le troisieme de l'Abé *Barthelemy*, sur les Médailles Arabes, & le dernier, de Mr. *Ménard*, sur l'Arc-de-Triomphe d'Orange.

L'Académie-Roiale de Chirurgie tint le 3me. Mai son Assemblée publique. Après que Mr. *Morand*, Secrétaire-Perpétuel, eût anoncé, que l'Académie n'avoit pas jugé devoir acorder le prix à aucun des Mémoires, qui ont concouru cette Année, Mr. le *Dran*, Directeur, lut une Observation sur la fracture de la Rotule. Ensuite, Mr. *Marand* prononça l'éloge de feu Mr. *Chefelden*, Anglois, qui a été le premier Affocié étranger de l'Académie. Mr. *Louis*, Commissaire pour les Extraits, lut un Mémoire sur les Hernies, avec cangrène. Cette lecture fut suivie de celle d'une Observation de Mr. *Contavoz*, sur une fracture compliquée de

la Jambe, avec perte d'une portion considérable de l'os principal. La Séance fut terminée par un Mémoire de Mr. *Suë*, le cadet, sur le ramolissement des os. Il démontra la figure du squelette de la nommée *Supiot*, défini d'après nature par Mr. *Ingram*, Graveur de l'Académie.

BERLIN. L'Académie Roïale des Sciences & Belles-Lettres tint le 7. de ce Mois son Assemblée publique. Le Prix de cette Année fut unanimement ajugé à Mr. *Le Cat*, Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu de *Rouen*, & Membre des Académies de *Paris*, de *Londres*, & de *Madrid*.

Après l'Indication, de trois autres Pièces auxquelles a été acordé l'*Accessit*, Mr. *Formey*, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, lut un Extrait de la Pièce couronnée, dont il fit observer les plus beaux Traits. Il proposa ensuite les Sujets des Années 1754. & 1755. Le premier, donné par la Classe de Mathématique, est cette Question : *Si le Mouvement de la Terre a été de tout tems de la même rapidité ou non ? Par quels moïens on peut s'en assurer ? Et en cas qu'il y ait eû quelque inégalité, quelle en est la cause ?*

Le sujet du Prix, de l'Année 1755. est proposé en ces termes, par la Classe de Philosophie

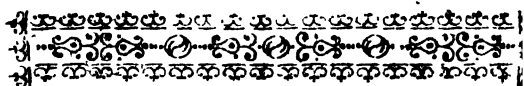
lophilie-Spéculative : On demande l'Examen
du Système de Pope, contenu dans cette Propo-
sition TOUT EST BIEN.

Déterminer le vrai sens de cette Proposi-
tion conformément à l'Hypothèse de son
Auteur; la comparer avec le Système de l'Opti-
misme, ou du choix du meilleur, pour en
marquer exactement les Rapports & les Difé-
rences; alléguer les raisons qu'on croira les
plus propres à établir ou détruire ce Système;
telle est la tâche des Aspirans au Prix.

On adressera les Pièces à Mr. Formey,
Secrétaire perpétuel qui recevra celles pour
le Prix de 1754. jusques au 1^{er}. Janvier pro-
chain, & celles pour le Prix de l'Année sui-
vante, jusques à la même date, 1755.

Dans la même Assemblée, Mr. le Profes-
seur Sulzen lut un Mémoire sur l'Aperception,
ou sur la manière dont l'Ame se sent elle
même; & Mr. De Prémontval, des Obser-
vations sur la prétendue merveille qu'on
atribue comunément à la Langue Chinoise.

M. Formey termina la Séance par les Elo-
ges de Mrs. Buddens & de Beaufobre.



EPI TRE à Mr. Du T...

TA Voix jusqu'en ces lieux, S A G E A M I, par
venue,
A porté le Plaisir dans mon Ame ingénie;
Du sein de l'Indolence elle m'a retiré,
Et réveillé mon Cœur dans l'Etude égaré.
Loin d'une pompe vaine & toujours trop fragile,
Dans un Réduit exempt de parure futile,
Je vis content de peu, sans Procès sans débat.
Méprisant des Grandeurs le fastueux éclat,
Philosophe par goût, sans chagrin & sans peines
Je ne me forge point des esperances vaines:
Du Sort trop inconstant briguant peu la faveur
Mon seul but est de plaire à D I E U mon Créateur
La Médiocrité, d'une main bienfaisante,
Verse sur moi ses dons, couronne mon atente.
Etat plus précieux que n'est la Pourpre & l'Or!
La Vertu de l'Intègre est l'unique Tresor;
Elle est de tous les biens le seul bien desirable:
Elle seule procure un sort doux & durable.

On cherche le bonheur ou jamais il ne fut;
Cependant des Humains, il est l'unique but.
Dans l'espoir de gagner, le Marchand trop avare
Du liquide Elément, tel qu'un nouvel Icare,
Sur un Batiment frêle & chassé par les Airs
Fend l'Onde blanchissante & parcourt l'Univers.
Le Guerrier trop charmé d'une Gloire frivole
Ne s'occupe que d'elle; il en fait son Idole:
Du Salpêtre enflammé les épais Tourbillons,

Le Plomb , le Fer , le Feu , les plus gros Bataillons,
Rien ne peut arrêter sa pétulante audace ;
Il brave avec fierté la Mort qui le menace.

Sur un monceau de Fleurs couché négligemment
L'indolent *Sybarite* * épris du Sentiment ,
Croit dans la Volupté trouver ce bien suprême ;
Charmé de son erreur , il la chérit il l'aime.
L'Amour , ce Dieu badin , voit souvent ces Mortels
De Guirlandes de fleurs couronner ses Autels.
Dans un Cercle , formé d'une aimable Jeunesse
La Volupté préside & bannit la Tristesse.

Le hardi Nautonier , plein d'une fole ardeur ,
Dans le sein de *Thétis* croit trouver son bonheur.
Méprisant le péril qui menace sa tête
Sur un Vaisseau léger il brave la tempête ;
Mais bien-tôt devenu triste jouet des Vents
Par les Flots en courroux il voit heurter ses flancs.
Les Nuages obscurs , les Ondes Mugissantes ,
Qui portent jusqu'aux Cieux leurs têtes écumantes.
Du bruyant Aquilon les siflemens affreux ,
Font trembler le Mortel , le plus audacieux.

La Vertu respectable , & la Sagesse auguste ,
Donent seules ce bien à l'Homme droit & juste ;
Elles charment le Sage & le rendent épris
De la Philosophie & de ses Dons exquis.
Le Sage Philosophe a l'abri des alarmes
Coule au Sein du bonheur des jours remplis de
charmes.

Ni le souci rongéant , ni le sombre chagrin
Ne peuvent dans son Cœur répandre leur venin.

A

* Les Sybarites étoient un Peuple de l'Italie fort adonné à la Volupté.

A quoi servent les Rangs, les Grandeurs, l'Opulence,
 Lors que l'on sent des maux la maligne influence ?
 Les Tableaux les plus chers du Savant *Raphaël*,
 Peuvent-ils consoler d'un malheur bien réel ?
 Les Lambris éclatans d'or & de pierreries,
 Nous font ils éviter, de viles flateries ?
 A M I, des *Gobelins* les plus riches Tapis
 Ne sauroient enchanter nos douleurs, nos ennuis.
 Les accords les plus doux d'*Amphion* ou d'*Orphée*
 Ne sauroient procurer les douceurs de *Morpée* :
 La Vertu seule apprend à mépriser les maux,
 A goûter dans le bruit les plaisir du repos,
 A faire peu de cas d'une douceur trompeuse,
 A jouir des vrais biens & d'une vie heureuse.

C'est ainsi, S A G E A M I, que je passe mes jours.
 Le tems s'écoule vite & s'enfuit pour toujours.
 Il faut en profiter en Philosophe sage,
 Arriver dans le Port sans attendre l'Orage,
 Fuir du plaisir trompeur les sentiers trop batus,
 Et braver ses attraits à l'ombre des Vertus.
 Loin d'ici de *Zénon* la Sagesse rigide
 Loin de moi sa Vertu d'agrémens toujours vuide.
 Qu'une Sagesse douce & parée de fleurs.
 Vienne animer mon Ame & corriger mes Mœurs.
 Reposant dans le sein d'une aimable Indolence
 Je méprise les biens, je chéris la Science.
 Loin du faste onéreux je goûte des plaisirs
 Qui n'entraînent jamais de tristes repentirs.
 Telle est, A M I, telle est la Vertu qui m'est chère ;
 La Vertu dont toujours j'ai chéri la lumière.
 Qui de nôtre Amitié serre les doux liens,
 Et qui m'y fait trouver le plus cher de mes biens.

Genève.

M*****

A



A l'Auteur du Portrait d'une Fem- me parfaite.

P A R O D I E.

HE non ! l'oh ne veut pas te doner une Femme ;
 Que ferois tu d'une jeune Beauté ?
 Tu nous parois un foible Corps sans Ame ,
 Qui joint la prévention à la simplicité.
 Tu ne dois exciter aucune jalousie ;
 Les Femmes n'aiment pas Maris à fantaisie.
 Chacun reçoit & Sageffe & Santé
 Du Créateur , qui la done parfaite
 Et qui dispense les Apas
 A qui il veut. A toi , je te fouhaite
 De la Raïson , que tu n'as pas.

Le Petit Pot , qui bout.

F A B L E.

TU m'échaufes le Cul d'une étrange manière ,
 Difoit le petit Pot , écumant de colère ,
 Au Brasier qui l'environoit.
 Que maudit soit ton voisinage
 Soufle d'Enfer ! Par *Mabomet*
 Si tu me presses d'avantage ,
 Duffai-je perdre mon potage ,
 Je m'en vai t'éteindre tout net.

Aussi

Aussi tôt dit, aussi tôt fait.

Petites gens sont prompts, & quand on les outrage,
Ont la Tête près du bonet:
Tel parut le petit Potet.

Il soulève ses Flots, il fait une sortie
Sur le Feu, qu'il éteint d'un Déluge de pluie ;

Il ne répand cependant qu'à regret,
Ce cher dépôt qu'on lui confie :
Nécessité le justifie.

Enfin, que faire, il le falloir,
Ou périr sous la Tyranie
Du Brazier qui le défoloit,

Lequel encore en son cœur se flatoit
Que bientôt il reprendroit vie,
Pour peu de feu qu'il resteroit.
Mais vainement il l'espéroit ;

Rien n'en resta, pas la moindre partie,
Pas de quoi faire une Rotie,
Ni de quoi chauffer un Poulet.

Alors voyant son Ennemi défait
Petit Pot calme sa furie
Et rentre dans son Cabinet.

Par fois contre un plus fort le foible se redresse
Et faisant force de faiblesse
Brave celui qui le bravoit.





LOGOGRIPE.

Avec toi, Cher Lecteur, je nais plus ou moins
 beau,
 Selon que m'a formé la Nature, ma Mère ;
 C'est en vain qu'on voudroit me trouver par derrière,
 Je marche devant toi, jusques dans le Tombeau.
 Seul, je suis suffisant, pour te faire conoître ;
 J'indique quelquefois ton inclination ;
 Tu ne m'as jamais vû, que par réflexion,
 Et tu te fais honneur, de me faire paroître,
 Par moi l'Amour, ce petit séduisant,
 Lance à coup sûr ses premiers traits de flamme :
 D'une galante Dame,
 Je suis le plus bel Ornement !
 Qu'on vienne lui jurer une ardeur éternelle ;
 C'est moi qu'on considère en elle,
 Et ma beauté le plus souvent
 Enchaîne seule son Amant.
 A ce Portraît, qui peut me reconnoître ?
 Tu me tiens, j'en suis sûr : Pas encore peut-être.
 Divise-moi, tu devinera mieux.
 J'ai six pieds, qui vont deux à deux,
 Tourne & retourne les de certaine manière,
 Tu vois d'abord le tems que chacun a vécu ;
 Tu trouve de la *France* une double Rivière,
 Dont le nom n'est pas inconnu.
 Du Ciel, ce Don qui seul anime la Matière ;
 De *Sparte*, un Roi, qui de bone amitié,
 Recût un Athénien, qui séduisit sa Femme ;
 Ce que done toujours le Directeur d'une Ame ;
 Le Nom d'un Saint ; d'un Bezet la moitié ;

Le

Le Nom de quelque Nimphe en Isle convertie ;
Tout ce qui peut contenir la Liqueur ;
De nôtre Terre une partie ;
Celui dont le chagrin n'a pas faisi le Cœur ;
Un Instrument de Méchanique ;
Le Nom d'un Astre radieux ;
Et du Couvent le bonjour ennuyeux ;
Une Note enfin de Musique ,
Et si tu veux encore un Habitant de l'Air.
Je ne veux pas , Lecteur , t'amuser d'avantage ,
Tu m'as depuis long-tems peut-être découvert ,
Quoi qu'il en soit enfin reconois le *.**

Le Mot du Logogriphe du Mois dernier
est CONSTANTINOPLE.





T A B L E.

L' Univers considéré come le Témple de la Divinité.	P. 539
Examen de cette Question: Si St. Paul a combattu contre les Bêtes à Ephèse.	558
A Mr. B***. à l'occasion de sa Lettre sur le Vous & le Toi.	565
Remarques sur ce sujet de l'Acad. de Montauban, La Corruption du Goût suit toujours celle des Mœurs	583
Examen de cette Question de l'Acad. de Pau, La multiplicité des Ouvrages en tous genres est elle plus utile que nuisible aux progrès des Sciences & des Belles Lettres.	587
Suite de l'Essai sur la Critique	593
Description du Séjour de *** par Madame ***.	600
Epitre à l'Auteur de l'Essai sur les Passions.	609
Nouvelles Littéraires.	614
Epitre à Mr. du T.	625
Vers à l'Auteur du Portrait d'une Femme parfaite.	628
Le petit Pot qui boult, Fable.	628
Logogriphe.	630
Explication du Logog. du Mois de Mai.	631